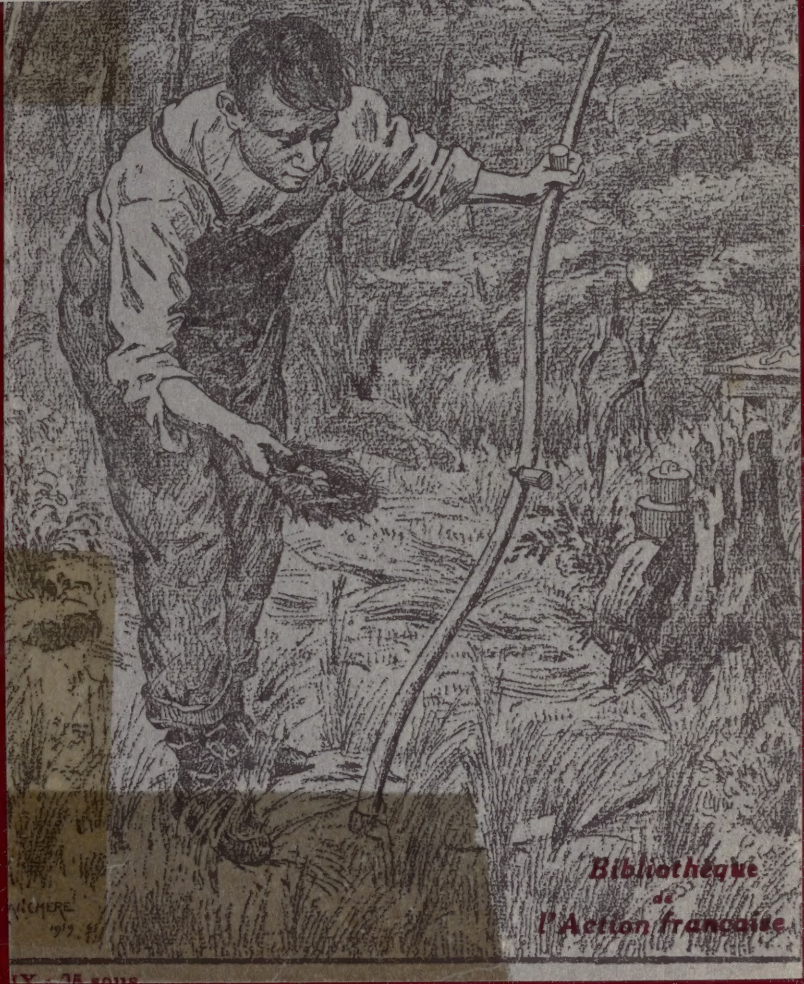
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 06116424 0

Abbé LIONEL GROULX

LES RAPAILLAGES



Bibliothèque de l'Action française

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

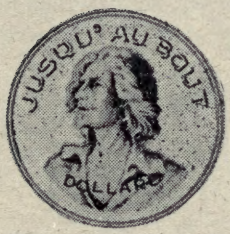
CAN
840
GRO
ra

Abbé LIONEL GROULX

810
G882r

Les Rapaillages

(Vieilles choses, vieilles gens)



Bibliothèque
de
l'Action française

Voici des croquis et des souvenirs que j'ai rapaillés *le long des routes de chez nous. Quand j'étais jeune j'aimais beaucoup les* rapaillages. *En lisant à la fin de ce volume* Le dernier voyage, *peut-être le verrez-vous.*

21ième mille

Droits réservés, Canada 1916.

La leçon des érables

Ainsi dans la forêt.....
M'ont parlé l'autre jour les grands érables verts. (p. 10)

La leçon des érables

Hier que dans les bois et les bruyères roses,
Me promenant rêveur et mâchonnant des vers,
J'écoutais le réveil et la chanson des choses,
Voici ce que m'ont dit les grands érables verts :

« Si notre front là-haut si fièrement s'étale;
« Si la sève robuste a fait nos bras si forts,
« C'est que buvant le suc de la terre natale,
« Nous plongeons dans l'humus des grands
[érables morts.

« Si nos rameaux font voir de hautaines verdures,
« C'est pour perpétuer, au siècle où tout s'éteint,
« La gloire des géants aux fières chevelures
« Qui verdirent pour nous depuis l'âge lointain.

« Dans nos feuilles, parfois, une brise commence,
« Dolente, le refrain des vieux airs disparus.
« Écoutez : elle chante et l'âme et la romance
« Des aïeux survivants en nos feuillages drus.

« Tantôt, l'air solennel des graves mélopées
« Incline, avec le vent, notre haut parasol;
« Un orgue ébranle en nous le son des épopées :
« Nous respirons vers Dieu la prière du sol !

« Prier, chanter avec la brise aérienne
« Et l'âme du terroir et l'âme des aïeux;
« Et puis, se souvenir afin qu'on se souvienne,
« Voilà par quels devoirs l'on grandit jusqu'aux
[cieux ! »

* * *

Ainsi, dans la forêt, près des bruyères roses,
M'ont parlé l'autre jour les grands érables verts.
Et, songeur, j'ai connu le prix des nobles choses
Qui font les peuples grands, plus grands que
[leurs revers.

Ils gardent l'avenir ceux qui gardent l'histoire,
Ceux dont la souvenance est sans mauvais remords,
Et qui, près des tombeaux où sommeille la gloire,
A l'âme des vivants, mêlent l'âme des morts.

Ils le gardent surtout ceux dont les lèvres fières
Ont gardé les refrains du parler maternel :
Épopée ou romance où l'âme de nos pères
Vient prier et vibrer d'un accent éternel.

Gardons toujours les mots qui font aimer et croire,
Dont la syllabe pleine a plus qu'une rumeur.
Tout noble mot de France est fait d'un peu
[d'histoire,
Et chaque mot qui part est une âme qui meurt !

En parlant bien sa langue on garde bien son âme.
Et nous te parlerons, ô verbe des aïeux,
Aussi longtemps qu'au pôle une immortelle flamme
Allumera le soir ses immuables feux;

Que montera des blés la mâle villanelle,
Que mugira le bronze en nos clochers ouverts,
Et que se dressera dans la brise éternelle,
Le panache hautain des grands érables verts !

Las adieux de la Grise

"C'est de valeur encore, à cet âge-là." (p. 25)

Les adieux de la Grise

Ce soir-là, au souper, ce fut tout à coup une grande émotion. Le père, tout en coupant une mie de pain, avait dit, la voix un peu serrée: « Vous savez, les enfants, on va vendre la Grise. A l'âge qu'elle a, il n'est pas sûr qu'elle hiverne. J'ai rencontré l'autre jour l'*acheteux* de guénilles; il m'a fait une belle offre. C'est le bon temps de s'en défaire. »

Les enfants se regardèrent; aucun d'eux ne dit mot. Comme toujours ce fut la mère qui prit la défense du faible: « Il passe pour avoir la main dure, l'*acheteux*, risqua-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme. Et s'il fallait qu'elle fût *maganée*, la pauvre vieille !... Je m'en vais dire comme on dit: ça ne porte pas chance, d'ordinaire, vendre ses vieux chevaux... Quand ils ont tant travaillé, ils ont bien mérité qu'on leur paye pension sur leurs vieux jours... A la fin du compte, voyez-vous, on est aussi regagnant de les laisser mourir de leur belle mort... »

Elle prononça ces petites phrases, lentement, avec un silence entre chacune, dans l'attente d'une parole de pitié. Le père ne répondit pas, ni les enfants. Chacun mangeait, les yeux au fond de son assiette, dans un silence tout à fait triste. On eût dit que quelque deuil allait fondre sur la maison. C'est que, voyez-vous,

elle avait une histoire, la Grise. Elle était née là, il y avait vingt-six ans, sur cette quatrième terre du rang du Bois-Vert de la paroisse de Saint-Michel. Elle y avait grandi, avait brouté dans tous les prés, labouré, hersé, fauché, râtelé, charrié dans toutes les pièces; elle avait été tour à tour le cheval pour *sortir*, le cheval pour travailler, la jument pour *rapporter*. Toujours sa vie s'était mêlée à celle de la ferme, à la vie de ses maîtres, à la vie des enfants. Autant vaut dire que la Grise était regardée comme de la maison.

L'aîné, un célibataire, ne se souvenait-il pas de l'avoir vue petit poulain? Que de fois, lui encore enfant, elle était venue manger du sel dans le creux de sa main ! On l'attirait ainsi de l'autre côté de la barrière, à cause de sa mère qui était une vieille grimaceuse. Et là, bien en sûreté, on disait aux tout-petits: « Venez voir le petit poulain. » (Dans ce temps-là, elle ne s'appelait pas encore la Grise.)—Et les tout-petits, hissés dans les bras du grand frère, pouvaient à loisir flatter le jeune animal, passer leurs mains sur la croupe et le museau au poil soyeux, sans autre risque que de se faire *licher* les doigts — c'est si *licheux* un petit poulain — ; et l'aîné, lui, s'employait à coucher à droite la crinière naissante ou démêlait le toupet que les lutins, comme l'on sait, viennent natter pendant la nuit.

Le petit poulain eut bientôt fait de devenir la Grise. Alors, comme elle avait belle mine et

grand air, l'aîné en fit son cheval de garçon. Aujourd'hui, hélas ! elle est bien cassée, la pauvre vieille ! La croupe s'est creusée, les sabots se sont écrasés, et, comme vous le voyez, elle est un peu assise sur ses pieds de derrière. Mais si vous l'aviez vue, vous autres, la Grise, dans son jeune temps, avec sa robe pommelée, bien sanglée dans son harnais du dimanche, le corps mince, les pattes fines, un œil qui parlait et cette tête vivante qui encensait presque toujours! Le dimanche, après la grand'messe, quand l'aîné embarquait sa blonde pour lui faire faire le tour du village, toutes les *jeunesses* en mouraient de jalousie. Il fallait entendre les hommes sur le perron de l'église qui se disaient: « Regarde donc le garçon à Chose; a-t-il une belle bête un peu ! » En toute justice, il faut bien le dire, c'était la plus belle jument de garçon de toute la paroisse, et d'un bout encore ! Avec elle jamais besoin de fouet; toucher les guides suffisait. La Grise partait aussitôt de son plus beau trot, et plus vous lui donniez du chemin plus elle en demandait. Le grand frère disait souvent que nul cheval ne savait comme elle faire sonner le carillon des clochettes, pour annoncer à la belle l'arrivée du *veilleux*.

Avec cela, une fameuse bête de travail, allez ! et un animal pas fier, généreux, qui avait du cœur à en revendre. Elle n'avait pas son pareil pour suivre son andain ou son coup de charrue; elle obéissait à la parole comme une personne. Quand elle eut l'âge, on la fit *rap-*

porter. En peu d'années l'écurie s'était peuplée de ses poulains et de ses pouliches. Pendant longtemps l'on ne vit plus, sur la quatrième terre du rang du Bois-Vert, que des descendants de la Grise. « Où as-tu encore pris ce beau poulain ? » demandaient les parents chaque fois, qu'avec un cheval nouveau, nous allions nous promener l'hiver dans le rang du Grand-Brûlé. Et le père de répondre invariablement: « Ça vient de ma Grise. » La Grise, cela va de soi, était connue dans toute la parenté. Croiriez-vous qu'à la fin elle avait fini par prendre son rôle de mère au sérieux? Si les hommes avaient le malheur, pour labourer, de l'atteler avec un de ses descendants un peu jeune, vous pouviez être sûrs que chaque fois la mère se mettrait en savon. Le soc venait-il à buter sur une pierre, une racine? La Grise pensait tout de suite à protéger son rejeton. Sans prendre garde si l'autre tirait en arrière, d'un vigoureux élan la vaillante bête bandait les traits de fer dans les palonneaux d'érable, et, à elle seule, tirait la charrue et l'autre cheval. Aussi tous ses descendants la vénéraient-ils comme une aïeule. Quand elle arrivait à l'abreuvoir, il lui suffisait de se mettre un tout petit brin les oreilles dans le crin; tous s'écartaient avec respect pour la laisser boire la première : « A vous d'abord, madame l'aïeule ! »

Vous ai-je dit comme elle était commode, *amain?*... En vieillissant elle était bien devenue un peu grimaceuse; elle n'aimait pas, oh

mais pas du tout, qu'on lui passât devant le nez. Tout de même nous savions qu'il n'y avait pas *de soin* et que c'était plutôt cérémonies que *mauvaiseté*. Surtout ça n'avait peur des chars ni de rien. Les gens de la maison auraient été bien en peine de dire si jamais la Grise avait *pris l'épouvante*. Pourtant oui, une fois, et je me souviens qu'on en parlait de temps en temps dans les longues veillées.

Le père s'en revenait donc, un soir d'hiver, d'une râfle au fin fond de la paroisse, dans la concession du Grand-Coteau. Il venait de passer le bois des Chevrier et prenait le désert de la montée Saint-Louis, quand, en levant la tête, il aperçut en arrière de la voiture quelque chose qui le suivait. Si ce n'était pas un loup-garou, ça se ressemblait comme deux gouttes d'eau. Le père ne croyait pas au loup-garou; il appelait cela des « histoires de ma grand'mère ». Pourtant, de crainte que sa jument ne partît, vite il saisit les guides et se mit à lui crier : "whoo! whoo!"... Mais la Grise, avec sa bride sans garde-yeux, n'avait pas tardé à découvrir le loup. Dans le temps de le dire les quatre pieds lui levèrent et elle partit comme une *poudrerie*. Le sorcier l'emportait. De chaque côté du chemin les piquets de clôture passaient dans une course si vertigineuse, si affolée, que, racontait le père, on se serait cru dans les chars. A ce train-là, le loup-garou ne pouvait pas tenir longtemps. Aussi, en moins d'une minute, la

Grise lui faisait-elle une queue d'un bon demi-mille.

C'est la seule *épouvante* dont il est fait mention dans l'histoire de la noble jument. Et vous avouerez qu'il y avait de quoi.

Puis donc qu'elle était si commode et si *fiable* et douce comme un mouton, la Grise devint vite la jument préférée des femmes quand elles voulaient sortir. D'abord il faut vous dire qu'un enfant, un petit enfant pouvait l'attraper, oui, s'il vous plaît, l'attraper, attraper la Grise ! —Ah ! cher monsieur Rivard, vous vous extasiez quelque part dans votre délicieux *En grand'-charrette*, sur l'ivresse de *mener* un cheval. Mais qu'est-ce donc que l'*attraper ?*... N'allez pas croire, vous autres, que cela se puisse faire tout seul. Il y a tout un tour pour attraper un cheval dans le pré. Il faut une corde, un licou et aussi — c'est l'engin principal — une terrine d'avoine, la vieille terrine authentique du quart à l'avoine, terrine toute bosselée qui a passé et repassé dans les crèches sous la barbe des chevaux, distribuant trois fois le jour la portion savoureuse et qui, à cause de cela, porte avec soi une vertu irrésistible de séduction. Muni de vos engins, vous partez donc en route pour le haut du champ, le *trécarré*. C'est là que se tiennent de préférence les bêtes en liberté. Là, elles n'ont qu'à lever la tête pour apercevoir, par-dessus les clôtures, du vert, du vert encore, du vert toujours. Que l'herbe est bonne dans ces espaces larges, où souffle une illusion de liberté,

loin du fouet, loin du harnais, loin de l'homme et de sa tyrannie !... Bon ! vous voilà maintenant à quelque cent pieds du cheval. Attention ! n'allez pas gauchement exhiber votre licou. Tenez-le plutôt soigneusement dissimulé en votre dos, et, au bout de la main, agitez dans la terrine séductrice, la belle avoine au grain fort et doré ! La Grise, elle, nous regardait venir de loin, de très loin; elle levait la tête entre deux gueulées, une touffe de mil ou de trèfle aux dents, avec l'air de se dire: « Bon ! qu'est-ce qu'ils me veulent encore ? » Puis, quand, lui montrant l'avoine enjôleuse, nous lui disions du ton le plus câlin : « Viens-t'en, viens-t'en la Grise », la Grise commençait d'abord par faire un long circuit à l'entour de nous. Elle tenait à nous faire comprendre, la fine bête, qu'elle n'était point dupe. « Je connais cela, allez, mes petits enfants », semblait-elle dire. Mais bientôt l'esprit de soumission à ses maîtres reprenait le dessus. Elle approchait un peu, sentait la terrine, puis résolument se mettait à manger. Pas un moment à perdre, c'est l'instant psychologique pour attraper un cheval. Ne faites ni un ni deux; vite, pendant qu'il se penche, saisissez au toupet une poignée de crin. C'est fait : la Grise est attrapée. Quand le toupet est pris, le cheval est pris. En un tour de main vous lui passez le licou dans les oreilles, vous faites jouer les ardillons des boucles, vous prenez le bout de la corde, et maintenant viens-t'en la Grise : le tour est

joué. Et alors, vous sentez, vous, petit va-nu-pieds haut comme ça, vous sentez qu'au bout de la corde vous suit docilement comme un prisonnier, un grand animal, « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite. »

En hiver, quand les hommes pris par les *battages* n'avaient pas le temps de venir nous mener, c'est la Grise qui nous conduisait à l'école. Quand, vers huit heures, la vieille *boîte-carrée* bleue se trouvait pleine d'enfants, que la mère avait fini d'emmitoufler les plus jeunes en leur ceinturant des *nuages* et des *crémones* jusque par-dessus le nez, que chacun tenait son sac de livres et son dîner, alors les plus petits s'asseyaient sur la paille au fond de la voiture, le père leur jetait la robe de bison par-dessus la tête, et, nous autres, les plus grands, assis sur le bord de la *boîte*, nous menions. Marche, la Grise ! Et la Grise nous emportait vers l'école du village. Il y avait bien un mille et demi à faire avant d'arriver, mais la Grise était restée bien alerte, malgré son grand âge. Rien ne l'arrêtait, ni les bancs de neige, ni même les cahots que nous lui faisions sauter au grand trot pour faire endêver les petits du fond. Dans le temps de le dire nous étions rendus. Vite, tout le monde en bas. Nous attachions les guides comme il faut dans le devant de la *boîte* bleue. La Grise virait toute seule, et toute seule encore, s'il vous plaît, reprenait la route de la maison. N'allez pas croire que c'était facile. Il fallait compter trois rues avant de prendre la

grande rue de l'église qui conduisait au rang du Bois-Vert. La Grise comptait trois rues, et, à la quatrième, sans regarder, tellement elle savait tout cela par cœur, elle virait. Seulement, elle qui aimait à raser les coins lorsque quelqu'un tenait les guides, faisait alors un grand détour pour ne pas accrocher le poteau de télégraphe au coin de la rue de l'église. Elle avait le sentiment de ses responsabilités. Le long du chemin, elle faisait encore toute seule les rencontres, se jetant toujours du bon côté, à droite, et donnant le plus de chemin possible pour ne pas se faire accrocher. Pas de danger que personne la prît pour un cheval *écarté* et l'arrêtât. On se disait tout bonnement : « C'est la Grise à Chose qui revient de l'école. »

Je n'en finirais pas de vous raconter les prouesses de cette jument sans pareille. Les enfants, la mère et le père pensaient à toutes ces choses, sans doute, pendant que, ce soir-là, ils achevaient en silence de prendre leur souper. Le lendemain, *drès* le matin, on vit arriver sur quatre roues criardes, une boîte sale et branlante, comme en ont les *Gipsy*, traînée par un vieux cheval aussi efflanqué qu'un squelette. De la voiture descendit un petit vieux à figure d'Abraham, *attelé comme la chienne à Jacques :* c'était l'*acheteux* de guénilles. Le père alla chercher la Grise à l'écurie. L'*acheteux* lui tâta les côtes, lui regarda aux dents et ronchonna d'un ton qui nous blessa beaucoup : « C'est pas une pouliche. » Le père se contenta de répondre :

« C'est vieux, mais ç'a encore du cœur, allez ! » Quant à nous, nos yeux ne se détachaient pas du cheval de l'*acheteux* si rosse et si maigre qu'on aurait pu lui compter les côtes de chez le voisin. A la pensée qu'on réservait peut-être le même sort à notre chère vieille Grise, nous nous sentions presque une envie de pleurer. L'*acheteux* mit la main dans sa poche, en tira, mêlé à des bouts de corde et à des clous rouillés, un petit rouleau de billets de banque tout sales de poussière de tabac. Un à un il jeta les billets dans la main du père, lentement, de l'air d'un homme qui a conscience de jeter de l'argent à l'eau. Le bigre ! quand on y songe ! il achetait la Grise pour trente piastres. Oui, mes amis, pour trente piastres. C'était pour rien. Puis, l'*acheteux* passa une corde au cou de la jument et l'attacha derrière sa voiture. A ce moment nous nous approchâmes de la Grise pour lui toucher une dernière fois : « Adieu la Grise ! » — La Grise partit. Au détour du jardin, comme elle prenait le chemin du roi, la pauvre bête parut se douter qu'elle s'en allait pour toujours. Elle se tourna vers la maison, vers ses anciens maîtres, vers l'écurie, vers la terre tant de fois labourée, et poussa un hennissement plaintif. La mère rentra. Nous autres, nous restions là à la regarder s'en aller. Souvent elle se tournait encore pour hennir. Elle passa chez les Landry, puis chez les Campeau, puis chez les Bouchard. Nous ne la voyions plus qu'un peu et de temps en temps, derrière la boîte de l'*acheteux*, dans les

éclaircies des feuillages du chemin. Quand, à la quatrième terre, elle fut sur le point de disparaître pour toujours au coude de la route et derrière le bois des Boileau, nous la vîmes tourner la tête encore une fois et le vent nous apporta un dernier hennissement, long, plaintif, déchirant comme un adieu. L'un des enfants, je ne sais plus lequel, se mit à pleurer. « Pauvre Grise ! » dit l'aîné. « Pauvre vieille ! dit le père, c'est de valeur encore, à cet âge-là ! »

Une leçon de patriotisme

M. le Commissaire prit la parole (p. 31)

Une leçon de patriotisme

Qui donc me l'a racontée cette fête récente de langue française dans la petite école du « Trois » de la paroisse de Saint-Michel ?

A huit heures du soir, le clocheton a sonné à toutes volées, égrenant, dans la nuit sereine et sur la campagne blanche, sa musique de sons clairs. Des sonneries de grelots lui ont bien vite répondu. Les carrioles sont venues s'aligner le long de la clôture; et le grand nombre des chevaux qui attendent, la robe sur le dos, atteste qu'à la soirée, personne ne manque des gens du « Trois ». Dans l'école, tous les petits sont endimanchés, et quel air de fête dans l'unique salle bien éclairée ! Des banderoles courent le long des poutres; les murs sont piqués de minuscules tricolores et de Carillons. Le pupitre de la maîtresse où vient prendre place M. le commissaire, se pare d'un pot de fleurs, et là, sur le grand tableau noir, on peut lire en belles lettres blanches, hautes et droites : « Pour la langue de nos mères ». En avant du tableau, un plateau d'argent sur un tabouret attend les offrandes.

La fête commence. Au signal de la maîtresse, les petits saluent cérémonieusement l'assistance, puis, avec entrain attaquent *O Canada*. On chante deux strophes; un autre signal et chacun va prendre place à son pupitre. C'est mainte-

nant la correction d'une dictée française, travail confié aux plus âgés. Les bambins lisent l'un après l'autre leur bout de dictée, analysent, expliquent, corrigent, se font corriger, pendant que les petites phrases ailées, faites de verbes doux, d'adjectifs émus, de substantifs pieux, voltigent sous le toit de l'école et vont faire frissonner l'âme des parents et les petits drapeaux appendus à la voûte. C'est qu'elles parlent bien les petites phrases :

« *O belle, ô pure, ô noble, ô délectable langue française. Dieu qui aime les Français, et par lesquels ses desseins s'accomplissent, leur a mis dans la bouche, en témoignage de leur mission sublime, le parler le plus suave, le plus doux, le plus fin, le plus fort, le plus touchant qui ait jamais chanté sur les lèvres humaines. Langue claire, droite, probe, ennemie de la fraude, langue franche comme l'épée de Du Guesclin... Langue pieuse. « Notre Père qui êtes aux cieux... » cela ne se dit bien qu'en français... O belle, ô pure, ô noble, ô délectable langue française...* »

On a reconnu dans cette prose de poète, l'un des plus jolis billets d'Albert Lozeau.

Mais voici qu'un bambin se hisse sur une chaise, face à toute la classe, une longue feuille de papier à la main. Il annonce : *Mots à bannir :* « coat, binder, shed, set, track, sweater, scrape, safe, satchel », etc., etc. Et toute la classe de lui donner la réplique en lui renvoyant avec une unanimité parfaite les mots de chez nous.

Et l'on passe au 4e numéro du programme : *Une leçon d'histoire du Canada.* C'est l'institutrice qui interroge; et, tout de suite, commence la série des épisodes épiques, le long défilé des gloires. Ils furent tous prononcés, ce soir-là, les noms les plus sonores, les plus vaillants, ceux dont les syllabes donnent au cœur le « petit battement » d'héroïsme, ceux des grands morts qui dorment en nous, et qui, à nos heures de doute, d'apathie, s'éveillent pour nous exhorter à la lutte, pour nous crier de défendre, avec le parler ancestral, la vieille âme héréditaire.

Ce ne fut pas tout. Il se dit et se fit encore après cela de jolies choses à la petite fête de langue française de l'école du « Trois ». On m'assure qu'on y chanta, et de façon délicieuse, les plus sautillantes de nos chansons canadiennes. Et je me suis même laissé dire qu'un des plus grands parmi les bambins récita, avec un aplomb et un pectus que n'aurait pas désavoués le « membre du comté », la fameuse riposte de Lafontaine à M. Dunn en 1842 : « On me demande de prononcer dans une autre langue que ma langue maternelle, mon premier discours dans cette Chambre... »

A la fin Monsieur le Commissaire prit la parole. Il félicita l'institutrice et les enfants. Et comme il a de la lecture, M. le Commissaire, et même quelques lettres, il dit aux petits tout l'amour qu'il faut porter à la langue française et combien ils devaient s'estimer heureux de l'apprendre sans peine. Il leur raconta les épreuves

de leurs petits camarades de l'Ontario et de l'Ouest, incapables de bien apprendre à l'école le doux parler de leurs mères. Il leur demanda de bien parler leur langue pour se préparer à la bien défendre; et il leur cita l'exemple des petits Polonais préférant subir le fouet des maîtres d'école prussiens plutôt que de trahir le parler de leur patrie.

L'institutrice se leva. « Mes enfants, leur dit-elle simplement, c'est le moment de déposer votre offrande. Je vous l'ai dit : personne ne doit déposer plus qu'un sou. A vos parents, s'ils le jugent à propos, d'ajouter à votre obole. Mais votre sou, vous le donnerez avec amour, n'est-ce pas? Vous le donnerez en songeant comme vous le dit là, le grand tableau noir, que c'est « Pour la langue de nos mères ».

Un dernier signal ! Les tout-petits se mettent en file et, au pas militaire, commencent à défiler devant le plateau d'argent, en chantant de leurs voix douces et frêles, qu'ils essaient de rendre énergiques et sonores comme des clairons :

Ils ne l'auront jamais (bis)
L'âme de la Nouvelle-France.
Redisons ce cri de vaillance;
Ils ne l'auront jamais, jamais.

Ils ont dit dans leur fol orgueil :
Nous te prendrons, ô race fière,
Et ta langue et ton âme altière;
En paix, nous clouerons ton cercueil.

Ils ne l'auront jamais...

Tant que nos fleuves couleront;
Tant que là-bas la citadelle
Au vieux roc restera fidèle,
Que les érables verdiront...

Ils ne l'auront jamais...
Tant que forts seront les vouloirs,
Que prêts à toutes les batailles
Nous saurons redresser nos tailles
A la hauteur des grands devoirs...

Ils ne l'auront jamais...

Tant que la croix de nos clochers
Se heurtera dans les étoiles...
Ils ne l'auront...

Les notes du fier refrain s'envolèrent emportées par leur rythme martial, ponctuées par la tombée des sous. Les parents se sentirent émus. Le vieux Landry, un vieux cultivateur à l'aise qui avait là ses petits-enfants, et lui-même un fils de patriote qui avait vu le feu de Saint-Eustache, pleurait tout de bon dans son coin. Il passait pour bien ménager le père Landry, depuis surtout qu'il s'était *donné* à ses enfants. Et pourtant, quand il vit les parents se diriger à leur tour vers le plateau d'argent; quand il vit les mères enlever à bras leurs bébés pour leur faire jeter des pièces blanches, le père Landry

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

sortit de son gousset sa bourse aux cordons bien noués, y plongea ses vieux doigts engourdis qui venaient d'essuyer des larmes, et quand tout le monde eut passé, le dernier, et d'un geste lent qu'il voulut faire pieux, il jeta discrètement son obole dans le plateau d'argent.

L'école se vidait. L'institutrice alla voir au plateau des offrandes : elle trouva, encore humide sur l'entassement des sous de cuivre parsemés de monnaie blanche, une étincelante pièce d'or.

L'ancien temps

"Là, l'ancien temps, le vrai, est venu vers nous...." (p. 38)

L'ancien temps

J'ai un ami qui a des idées délicieusement originales. Il faut vous dire qu'il s'appelle Basile — le malheureux !... et qu'il est natif de Saint-Michel et du rang du Crochet. Il lui arrivera de vous soutenir — je n'invente rien — que c'est passé, fini l'ancien temps. Et il ajoute, sans miséricorde, qu'il y a *belle lurette*. A l'en croire les vieilles choses et les vieilles gens de chez nous ne vivraient plus que dans la légende qu'il appelle d'une métaphore pompeuse, « la marge dorée de la grande histoire. »

Or, un de ces derniers jours que je me trouvais dans les montagnes de *la Blanche*, là-bas quelque part dans le nord, j'ai pris avec moi mon ami Basile et je l'ai conduit à une petite clairière, à une *éclaircie*, comme ils disent, au bord de la grande route, sur le *dépent* de la montagne. Nous avons suivi sous le bois, pendant quelques minutes, un chemin couvert aux grandes arches de verdure. Entre les branches s'ouvraient parci par-là, de petites fenêtres où se montraient à nous des massifs de rocs et de forêts, avec des sommets renversés dans le miroir d'un lac. C'était beau à faire rêver. Soudain, à un coude du chemin, ô merveille ! ce fut un lever de rideau éblouissant et la scène apparut. Là, à quelques pas devant nous, je vous dis la vérité vraie, nous le tenions l'ancien temps, lui-même, en

costume authentique, ô mon ami Basile, natif de Saint-Michel et du rang du Crochet !

Vous le savez : il s'est montré tout d'abord sous les espèces d'une petite terre, un petit *défriché* grand comme la main, où les souches noires faisaient taches dans le blé vert, où la forêt vaincue se tenait encore proche, rangée en lisière, dans l'attente d'une revanche possible. Nous avons regardé encore, ô mon ami Basile, et cette fois l'ancien temps nous est apparu là-bas, dans le coin, sous les espèces d'une maisonnette en boulins, peinte à la chaux, surmontée du légendaire tuyau rouillé, d'où la fumée s'échappait lentement, par petites bouffées, comme de la pipe d'un aïeul. Nous sommes allés vers la maisonnette, et là le tableau s'est achevé ! Là, l'ancien temps, le vrai, est venu vers nous sous les espèces d'un couple de vieux restés verts et droits comme les pins rouges de la lisière, malgré leurs quatre-vingts ans à tous deux. Ils se tenaient sur le pas de leur porte et nous disaient d'un geste accueillant : « Entrez, entrez, messieurs, vous êtes chez vous, vous savez. » Basile les mangeait des yeux. Lui, portait encore des bottes sauvages plissées à la main; elle, le mantelet d'indienne et la jupe de flanelle du pays; dans le coin, un rouet avec un fuseau demi-plein; sur la table, un tricotage; là-bas, dans la cuisine, le poêle à deux ponts, le banc des *sciaux*, la gouge accrochée à deux clous, la corne de poudre, le fusil à bourre. N'était-ce pas complet ? Et partout, sur le plancher écuré, sur les

murs, les plinthes, les vitres et jusqu'au plafond, ce vernis reluisant et simple de la ménagère canadienne et qui s'appelle la propreté ! — Mon ami Basile, natif de Saint-Michel et du rang du Crochet, ne s'en tenait plus d'étonnement. Il regardait, furetait partout, en croyait à peine ses yeux grands ouverts, pendant que les vieux, très fiers de recevoir des messieurs de la ville, nous faisaient les honneurs de leur chez eux, le cœur sur la main. « Il faut *allumer* et les faire jaser », me dit mon ami Basile. Donc ils *allumèrent* et confortablement assis dans le grand appartement, sur des chaises d'honnête empaillure, la *jasette* commença. Les vieux ne demandaient pas mieux, c'était visible. Ils parlèrent en *parleux*. Et à mesure qu'ils parlaient, nous avions la certitude de retrouver un type. Ah oui, c'était bien, comme chez vous tous, ô chers vieux de l'ancien temps, le même amour du sol, le même parler vieillot et savoureux, la foi profonde, le grand sens moral.

Par la porte grande ouverte nous embrassions d'un coup d'œil l'étendue du *défriché*. « Quel dur labeur, nous disions-nous, il a fallu à ces tâcherons pour prendre possession d'un tel sol ! » A la lisière des champs d'avoine et de blé, de gigantesques pins rouges se tenaient encore là dans une attitude de défi. En maints endroits, d'énormes blocs de pierre perçaient la couche très mince du sol arable. Certes, elle avait bien son cachet poétique, la petite ferme, avec sa vue magnifique et surplombante sur le

lac, avec cet horizon pittoresque fait de montagnes entassées. Mais là, au fond de ce bois, à huit milles du premier village, avec des chemins semés de ravinières, loin de toutes les commodités, comme la vie tout de même avait dû être dure ! N'est-ce pas la vieille qui s'écriait un jour devant l'un des Pères de là-bas : « Je puis dire comme saint Paul, je n'ai pas eu beaucoup de bon temps ». Et pourtant, voulez-vous le savoir ? c'est la plus solide et la plus vive amitié qui lie ces deux vieux à leur petit coin de terre ! Il est vrai qu'il leur a donné tout juste de quoi rejoindre les deux bouts, pendant qu'ils ont élevé là-dessus une respectable famille de onze enfants. N'importe ! Quand le vieux, sur ces entrefaites, nous confia la vente de sa terre, cédée justement la veille à un monsieur de la ville, ah ! ce fut une larme dans les yeux, et d'une voix mal sûre d'elle-même, qu'il nous fit part de la grave nouvelle. Basile, lui, feignit de s'étonner de ce chagrin. Alors le vieux nous débita ces petites phrases où passait l'émotion d'un grand deuil : « Voyez-vous, c'est vrai que je l'ai vendue bon prix, et puis, je me suis gardé mon privilège de rester dessus ma vie durante, moi et puis ma vieille. Mais, c'est égal; cette terre, c'est moi qui l'avais faite, voyez-vous. Je l'ai prise en bois *deboute*, y a pas moins de cinquante ans. Et la terre, monsieur, ça a beau n'être pas riche ni bien grand, c'est un peu comme la femme, on ne s'en sépare qu'avec la mort. »

La vieille écoutait son homme, la tête penchée, les mains ramenées l'une sur l'autre. Elle nous avoua qu'il n'avait vendu qu'avec son *consent* à elle. « Y avait longtemps, dit-elle, que je les remettais d'automne en automne. J'inventais toujours quelques *défaites* pour passer l'hiver tranquille dans ma maison ». Mais elle ajouta sur un ton qui confessait le remords d'une faiblesse : « Cette fois-ci, j'avais autant d'acquêt de les laisser faire, ils m'ont tant *bonnettée.* »

Je ne me privais pas, vous entendez bien, de souligner à mon ami Basile, à mesure qu'ils passaient, les vieux mots, les mots du terroir, les mots de l'ancien temps. « Attrape, mon vieux, attrape ». Et quelle évocation douce et prenante ces mots nous apportaient ! Tout de bon, c'était à se croire en présence d'un vieil album des anciens, vous savez de ces vieux albums comme on n'en trouve plus, hélas ! dans les familles devenues trop fières, albums à vieux portraits sur zinc, où les attitudes sont gauches, les physionomies un peu rudes, mais où transparaît toujours dans les sourires fanés le vieil air de la race. Ces terriens parlent encore comme l'on parlait il y a cent ans. Dans un pays de mines et de chantiers, ils ont bien attrapé par-ci par-là quelques mauvais anglicismes. Le vieux, par exemple, nous parlait des chemins qui sont *ben roughs*, mais qu'on *tough* tout de même. La vieille, elle, se plaignait de la sécheresse et du soleil qui, à la longue,

allaient finir par lui *jumper* ses concombres. Mais les mots de la vieille lignée française passaient si vite et si dru qu'on oubliait les intrus. Elle, parlait de son vieux qui fait maintenant ses *rôdages* et ben juste autour de la maison, de son vieux qui ne peut plus aller à la ville parce que ça fait trop de *marchements;* elle nous parlait de ses filles, *accortes*, pas *gesteuses*, qui ont pris de bons *partis*, tous bien *établis*. Lui, parlait à son tour de sa vieille qui en vieillissant devient *palotte;* il parlait des *jeunesses* d'aujourd'hui *feluettes* et qui tremblent au vent comme la folle avoine; il parlait des *fruitages*, des framboises qui cette année sont *clairettes*, du travail qui est pas commun et qui ne vient que par *ripompettes*, des gens de chantier qui passent l'été à *courailler* et à *vernailler*, des *suisses* et de leurs *mitaines* qui empestent le pays.

A propos des *suisses*, la question religieuse devait se poser naturellement. Il fallut entendre ces braves gens sur cet autre chapitre ! Leur foi et leur grand sens moral se révélèrent à nous avec des paroles qui avaient l'air de rien, avec de menus faits qui font plutôt sourire, mais qu'on dirait empruntés à je ne sais quelle légende dorée de création paysanne. Et remarquez bien que ces vieux sont loin, très loin de l'église; que l'hiver ils sont emprisonnés dans les neiges. Mais l'esprit du Bon Dieu, qui souffle où il veut, a développé une foi vraiment étonnante chez ces simples à l'âme claire comme le miroir de leur lac. Savez-vous pourquoi, par exemple, ils

ont pendant si longtemps refusé de vendre leur terre ? Les offres les plus alléchantes leur étaient venues de la part de protestants. Mais voici : les Pères X qui sont leurs voisins, ont eux-mêmes pour voisin, sur leur droite, un suisse canadien-français, un « reviré », comme on dit encore là-bas. « Or, disait la vieille, les Pères avaient perdu leur bras droit, fallait pas leur enlever leur bras gauche quand y n'ont que celui-là de bon. »

Voulez-vous quelque chose de non moins charmant ? Le monsieur de la ville, acquéreur de leur terre, croyant leur faire plaisir, leur avait apporté la veille un petit goret, sauf votre respect. « Vous lui ferez un enclos, la mère, avait-il dit, et, à l'automne, ça vous fera du lard pour passer l'hiver ». Mais, grand Dieu ! le petit goret faillit tuer le bonheur. Un grave cas de conscience s'était dressé soudain dans l'âme de la pauvre vieille qui nous soumit son embarras. « Avec quoi faire cet enclos ? » se demandait-elle. « J'ai peur, voyez-vous, que ce soit là une *emmanchure* pour mettre le *discord*. Il faut aller selon les marchés. Or, les marchés nous donnent droit sur le bois de chauffage, mais pas sur le bois de service ! »... Entendez-vous ? Entendez-vous, gens de la ville ? Oh ! qu'elle ne sache jamais la noble vieille femme comme ses scrupules vous auront fait sourire...!

De but en blanc elle vint à nous parler de ses enfants mariés. Ses garçons ont tous pris des terres : ce qu'elle tient visiblement comme un

titre de noblesse. Elle ajoute avec fierté : « Le Bon Dieu les a bénis comme il faut; ils ont tous des maisonnées pleines d'enfants ». C'est là-dessus, je crois, qu'elle nous raconta l'histoire d'une de ses filles, morte après quelques années seulement de ménage, laissant après elle plusieurs orphelins. La grand'mère se fut fait une joie d'adopter l'aînée des filles, sa *fillole*, une petite rougeaude et qui fait pas de *train*. « Mais, soupira-t-elle, j'avais fait une promesse de ne plus élever de filles. » Ici, mon ami Basile eut un haut-le-corps; il n'y tint plus : « Mais, la mère, des promesses comme celle-là, il n'y a pas obligation de les tenir ! » La vieille sursauta ainsi qu'à la pensée d'un sacrilège : « Ah ! monsieur, mais c'est que je l'avais promis devant le Saint-Sacrement ! » Le vieux vint à la rescousse : « Voyez-vous, c'est pas tant la *coûtance* qu'il y a, mais dans un pays de bois et de montagnes, c'est malaisé d'élever ces enfants-là ! On a beau être pauvre, on a son honneur comme les autres. Je m'en vais dire comme les anciens : « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ».

Mais j'arrive au point psychologique de la causerie, celui où se posa le dualisme latent de la famille, le dualisme des temps nouveaux et de l'ancien temps et qui devait achever la démolition de mon cher Basile, natif de Saint-Michel et du rang du Crochet. Or donc, ces vieux ont un grand garçon resté avec eux pour prendre soin de la terre. Le garçon est un brave type, un

de ces bons cœurs d'homme qui acceptent le célibat et bien d'autres choses en plus, pour garder le foyer et fermer les yeux des vieux parents. Seulement, le pauvre enfant est allé en chantier; il a voyagé, a vu du pays. Pour tout dire, il a trop de *sortie*. Il trouve l'intérieur de la maison un peu démodé; il y voudrait des meubles moins anciens; surtout il voudrait rajeunir les images qui pendent au mur du *grand appartement*. Or, il y a là trois chromos antiques, un saint Antoine de Padoue, une sainte Marie-Madeleine et une Bonne sainte Anne. Ces pauvres images à la vérité sont bien défraîchies. Il devient visible que la fumée et les moisissures les ont ravagées plus que de raison. Leur déplorable état fournit donc un argument d'une grande force au garçon qui leur en veut aussi pour cette autre raison, qu'il jette comme ça sans trop la bien comprendre, que « ça sent trop l'ancien temps ». Il en veut surtout à l'encadrement qui est fait de paille et de foin tressés.

Or, comme nous parlions de ces images à la vieille, le garçon qui venait de rentrer, eut le malheur de reprendre son réquisitoire. La maman se redressa et une scène faillit éclater. Dans la voix de la vieille il y avait moins de colère que d'éloquence. Le fils attaquait les images par mépris de l'ancien temps. C'est au nom de l'ancien temps que la mère les défendait. Pas plus que son fils elle n'eût pu dire ce que ces deux mots contenaient de sens profond. Mais, à son

attitude, à l'expression de sa figure, au timbre de sa voix, on comprenait qu'ici la vieille se posait en défenseur du passé, de la tradition, de l'âme même de la maison. Ces images, c'étaient pour elle les hôtesses familières, les grandes parentes de la famille; c'était, sans doute, ô grand'mère, le regard d'angoisse jeté vers le ciel aux heures sombres et c'était le réconfort intérieur qui en était descendu avec les sourires du saint et des saintes; c'était la prière en famille, dans les soirées d'hiver, quand les neiges faisaient l'isolement autour de la maison en plein bois, que les rafales au dehors prenaient la voix de fantômes menaçants, et que les yeux des isolés montaient ensemble vers les grandes protectrices auréolées par les rougeurs tremblantes du poêle; c'étaient encore les si tristes dimanches passés loin de l'église, sans le bonheur de la messe, alors que la famille réunie se mettait à genoux pour la récitation du chapelet et que les saints, du haut de leur cadre, pour mettre dans l'âme de chacun un rayon d'espérance divine, souriaient doucement à la petite église familiale... C'était cela, oui tout cela, que la vieille maman défendait dans ses vieilles images. Et comme le fils venait de s'en prendre encore à l'encadrement de paille et de foin, elle eut pour répondre, un de ces mots à elle, d'une naïveté attendrissante et victorieuse, une de ces paroles qui nous révèlent la valeur de symbole et le sens profond que les âmes des simples peuvent attacher aux vieilles choses : « Eh bien ! moi, dit-elle, la

paille et le foin, ça me fait penser à la crèche de Noël. »

La veillée s'avançait. Par la porte toujours entr'ouverte, nous devinions la lune qui allumait là-bas, sur la crête des monts, un vaste feu de la Saint-Jean. Nous prîmes congé de nos hôtes. Mon ami et moi nous reprenions la route de la maison des Pères, par un petit sentier où une odeur de foin coupé se mêlait à l'arome des bois. Moi, je rêvais aux mystères de la grâce divine, à ces belles âmes développées par elle si loin du prêtre, au fond des forêts. Je songeais à la belle et noble race des travailleurs qui aura disparu avec les derniers survivants de cette génération. Je songeais à l'armée vaillante de tous ces colons au cœur fort et aux bras rudes, qui, depuis cinquante ans, sur tous les points du nord, escaladent les montagnes et, au prix d'efforts surhumains, agrandissent la patrie.

Et vous, Basile, ô mon ami Basile, natif de Saint-Michel et du rang du Crochet, vous en souvenez-vous? Ce décor et l'ancien temps retrouvé vous jetaient dans l'exaltation lyrique, et, dans la nuit, vous déclamiez presque à haute voix : « Gardez-les bien vos chères images, ô vieilles femmes de chez nous; gardez-les pour la poésie qu'elles mettent encore au paysage de nos traditions; gardez-les pour vous, ô grand'mères, pour qu'elles vous conservent vos âmes d'aïeules fières et croyantes; gardez-les pour nous, vos enfants, que ces reliques feront meilleurs, plus

attendris à la vieille foi lointaine. Oui, ô femmes, nos mères, gardez-les toutes et gardez-les bien, avec leur encadrement de paille et de foin qui fait penser à la crèche de Noël. »

La vieille croix du Bois-Vert

Le lendemain, tous les gens du rang,... (p. 53)

La vieille croix du Bois-Vert

Je suis retourné l'autre jour dans le rang du Bois-Vert, à Saint-Michel. Elles sont élégantes leurs croix d'aujourd'hui. Elles portent une toilette de peinture blanche; elles ont même de l'or au bout du bras. Elles ont l'échelle, la lance, le Cœur et la couronne d'épines. Mais vous le confesserai-je ? Non, elle ne savent plus nous parler comme les vieilles croix de l'ancien temps.

J'ai bien connu, moi qui vous parle, l'ancienne du Bois-Vert, la première de toutes, à ce que disait mon grand-père. Je me souviens encore de ma surprise. C'était le premier dimanche qu'on m'amenait à la messe. J'avais quatre ans. Au moment que nous passions à la ligne des Landry, tout à coup grand-père m'enleva mon chapeau et me dit : « Salue, mon enfant, c'est le Bon Dieu ! » Je me retournai et j'aperçus la vieille croix du rang. Elle était toute vieille et toute grise, faite de deux boulins de cèdre mal équarris; un vieux coq de bois grossièrement sculpté la surmontait. Mais quel grand air vénérable lui donnait malgré tout son costume du pays ! Puis, ce qui valait mieux encore, la légende avait poussé comme l'herbe autour de la croix, une légende paysanne et naïve, parfumée des senteurs du vieux temps. Et, voilà donc que cette légende, mon grand-père

me la contait de fil en aiguille pendant que le cheval nous emportait du côté de l'église.

« J'ai bien connu ça, ce terrain-là, commença-t-il par me dire. Ça été ma terre anciennement. Dans ce temps-là, nous n'allions pas tous les dimanches à l'église comme aujourd'hui. Ça faisait trop de *voyagement* aller courir jusqu'à Saint-Joseph de Soulanges. La croix, c'était pour nous une manière d'église; c'est elle qui nous parlait du bon Dieu. » Alors, il me raconta qu'il y avait de cela cent ans et plus, ils étaient venus sur la baie de Saint-Michel, une vingtaine de bons lurons, pour s'établir sur la terre en bois *deboute*. La première chose décidée fut l'érection d'une croix. On résolut de la mettre sur un *button*, pour l'apercevoir de loin, de tous les lots du rang.

« Aux heures rudes du travail et aux sonneries de l'angelus, ça remplacera le clocher d'église », avait dit quelqu'un. Or, il arriva, que, *rapport au button*, ce fut le lot de notre aïeul qui eut l'honneur d'être choisi pour la croix. Le propriétaire se chargea de la construire lui-même, avec deux cèdres, les plus hauts et les plus droits qu'il pourrait trouver. Et l'on convint que, tel soir, après la journée faite, on ferait une *courvée* pour planter la croix. « Seulement, dans l'entre-temps, me disait grand-père, les langues avaient marché. Il y avait surtout dans la bande un *chicaneau* qui « se prétendait » pas mal et qui avait une langue de sept. Il aurait voulu avoir la croix sur son lot, voyez-vous. Ça fait que

la langue lui marcha tant et qu'il se fit tant de *parlements*, que le *chicaneau* revira presque tout le monde. Ça fait que le soir de la *courvée*, le père, comme de raison, se trouva seul de sa bande pour faire l'ouvrage. Et ce n'était pas un petit poids, allez ! La force de dix hommes ! Ça fait que le père attendit jusqu'aux premières étoiles. Voyant qu'il n'y avait pas apparence qu'on viendrait, le vieux qui était encore jeune et qui ne manquait pas de *jarnigoine*, se dit comme ça, en lui-même : « Eh bien ! mon vieux, fais ton signe de croix, recommande-toi à ton saint patron et houp ! » Le lendemain quand le soleil se leva de l'autre côté de la baie, tous les gens du rang, à leur grande stupéfaction, aperçurent sur le *button* du père, la grosse croix de cèdre, debout, droite comme un clocher d'église, avec son coq qui chantait cocorico. Comment le père avait-il pu tout seul ? « Là-dessus, mes enfants, ajoutait grand-père, en baissant la voix, notre aïeul n'a jamais desserré les dents. Mais, dans la paroisse, où on l'a surnommé depuis ce temps-là Jean-Baptiste La Croix, on a toujours pensé que saint Michel ou le bon Cyrénéen avait dû lui donner un coup de main. »

« Et puis, mon petit, ce n'est pas tout ce que je sais sur le compte de la vieille croix, » ajouta aussitôt grand-père, qui se sentait en veine. Il m'a parlé alors, avec des mots solennels, de la procession ancienne de M. le Curé pour conjurer les tourtes : une cérémonie que les anciens de la paroisse n'ont jamais oubliée ! C'est, paraît-il,

depuis cette procession à la vieille croix du Bois-Vert, — du moins c'est ce qu'on dit par chez-nous — que les tourtes qui mangeaient tout le blé, sont parties pour les vieux pays et ne sont jamais revenues. C'est à la croix du Bois-Vert, aussi, qu'on fit quelques années plus tard la procession pour les sauterelles. Et le lendemain, s'il vous plaît, dans tous les champs de Saint-Michel, on trouvait les sauterelles collées à la paille du grain, déjà mortes et noires, et ne sentant pas l'odeur, je vous assure. Les uns disaient que les anges du Bon Dieu avaient fait le coup; d'autres, que le diable en personne les avait grillées pendant la nuit *pour pas que les oiseaux les mangent.*

* * *

Voilà donc ce que racontait grand-père par ce matin de dimanche, sur la route de l'église. Mais j'ai mes souvenirs, moi aussi, sur la vieille croix du Bois-Vert, et ces souvenirs lointains me reviennent avec les récits de mon grand-père.

Dans la première vision du monde qu'enfants nous avions prise par les fenêtres de la maison paternelle, il y avait du côté de l'ouest le clocher et la croix du chemin. Nos yeux de tout-petits regardaient souvent, sans trop comprendre, cet arbre étrange au bord de la route là-bas, sans feuilles, avec une seule branche en travers. La Croix ! Ce mot divin fit son entrée dans notre vocabulaire avec les premiers vocables de la

langue. A la suite de nos parents qui disaient ainsi, nous disions par exemple, quand les gens du rang allaient à la grand'messe ou en revenaient : « Tiens, les voitures passent à la croix ! » Ou encore : « les voitures sont de l'autre côté de la croix ! » Faisait-il une grosse tempête de neige, nous disions : « Il poudre si fort qu'on ne voit pas la croix. » Les soirs de grande lune, c'était au contraire : « Il fait clair comme en plein jour; on voit la croix dans la nuit. »

Plus tard, avec les premières leçons de catéchisme, nous comprîmes le mystère de la croix; et la vieille croix de cèdre saluée matin et soir sur la route de l'école, devint la grande amie. En passant à la croix, c'est drôle, nous avions moins peur des quêteux. Les jours de tempête et de gros temps, la croix faisait entendre une plainte, ses vieux bras remuaient, elle avait l'air de nous dire : « Vite, les petits, vos mères sont inquiètes, hâtez-vous de rentrer ! » Le matin de ma première communion, il faisait un beau soleil de mai. Je donnais le bras à ma mère; mon brassard de soie blanche flottait au vent. Quelque chose bondissait bien fort dans ma poitrine. En passant devant la vieille croix, j'ôtai mon chapeau, et je saluai très bas. Le vieux coq — ah ! je suis bien sûr de l'avoir entendu — comme au temps de mon aïeul, chanta dans le matin clair son plus joli cocorico. La vieille croix, elle, me regarda avec amour. Elle avait dans le regard l'expression de tendresse, qu'à mon départ de la maison, j'avais vue dans les yeux de ma

grand'mère, et elle me dit comme ça, très affectueusement : « Bonjour, mon petit ami ! »

* * *

Voulez-vous que, pour finir, je vous raconte un soir du mois de Marie à la vieille croix du Bois-Vert ? C'est un spectacle qui m'a vivement frappé dans mon enfance et qui m'est resté dans la mémoire. L'église était trop loin et les travaux des semences finissaient trop tard pour aller à la prière du village. Les gens du rang, par les soirs de beau temps, allaient donc après souper faire leur mois de Marie à la croix. J'avais cinq ans, je crois bien, quand grand'mère m'y amena pour la première fois. Nous allions sur la route, par une belle soirée de printemps. Grand'mère avait hersé toute la journée (car, dans ce temps-là, les grand'mères hersaient) et ses vieux souliers se frappaient de fatigue l'un contre l'autre. Cela sentait bon tout le long du chemin. Les grives et les rossignols chantaient encore dans les arbres et je demandai à grand'mère : « Est-ce qu'ils ne viendront pas, eux aussi, au mois de Marie ? »

...En arrière de nous, des rumeurs de voix dans la brunante nous avertissaient que les gens de notre côté, les Brisebois et les Saint-Denis, s'en venaient aussi à la prière. Nous entendions distinctement les voix des hommes : ils parlaient des *retours* de prairie qui sont durs à *rabourer ;* de Pierre à Paul qui comptait *rachever* cette

semaine; de Joson Landry qui avait encore cinq grandes pièces à faire. Mais aussi, c'est un *lambin* qui *piétonne* sur son ouvrage.

Nous arrivions à la Croix. La lune à ce moment, ronde et rouge, se levait de l'autre côté de la rivière. Chez les Landry, chez les Boileau et chez les Campeau se trouvaient déjà rendus. On causait à voix très haute. C'était Jacques au père Landry, un *étriveux* sans pareil, qui gouaillait Onésime Boileau. Le beau Jacques traitait les chevaux d'Onésime de vieilles bourriques *par rapport* que, dans la journée, ils avaient à peine hersé leur pièce. Onésime, un garçon qui avait de la *parlette* pour trois, demandait au beau Jacques, s'il se souvenait de l'hiver de l'an passé, quand ils revenaient tous les deux de la grand'messe à Saint-Joseph, avec leur blonde; que Jacques avait voulu lui barrer le chemin, et que, lui, Onésime, avec sa petite jument noire, l'avait *repassé* quand même, lui faisant une queue de la longueur d'une terre ? ». .

« C'est bon, les *jeunesses*, assez de ces *parlements* », dit grand'mère, qui venait d'arriver. Tout le monde se mit à genoux, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, comme dans l'église à Saint-Michel. Puis, on commença par la prière du soir que grand'mère savait par cœur : « Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le !. . . » Après la prière, ce fut le chapelet. Pour ma part, je me croyais à une vraie messe du Bon Dieu, comme à Saint-Michel, mais dans une église plus grande. Nous avions fini à peine

la première dizaine que je vis là-haut, dans le firmament clair, s'allumer les premières étoiles. Et je pensai : « Ce sont les cierges du Bon Dieu pour notre mois de Marie. » Ensuite, je remarquai qu'il y avait aussi, comme dans la belle église dorée de là-bas, une senteur d'encens. Elle était faite du parfum des lilas et des boules-de-neige, des pruniers et des pommiers en fleurs, des petites fleurs de trèfle blanc dans les prairies et de l'arome plus fort de la grande terre brune, qui, avec la fraîcheur du serein, nous arrivait du haut des champs.

Mais voici que tout le monde se mettait debout pour le cantique. Le cantique, c'était la finale et la partie la plus solennelle de la prière à la croix. On chantait :

C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau.
A la Vierge chérie
Disons un chant nouveau.

Les voix chantaient un peu rude; mais quelle âme on y mettait ! Les notes du vieux cantique poussées par ces robustes poitrines, se répandaient au loin dans le calme des prairies et des labours, et montaient comme une prière vers les cierges du Bon Dieu, avec l'encens des lilas, et des boules-de-neige, des pruniers et des pommiers en fleurs, du petit trèfle blanc et de l'arome de la terre. Pendant ce temps-là, la vieille croix du temps des aïeux se faisait plus douce dans la

nuit, pour bénir ce groupe de laboureurs en prière. Elle avait l'air elle-même d'une grande personne qui priait les bras étendus.

Quand la prière fut finie, les jeunesses *s'étrivèrent* encore quelque temps. Les femmes parlèrent du ménage, des enfants malades, du jardin à faire, des dernières couvées; puis, chacun repartit pour la maison. Ce soir-là, nous revenions comme toujours, par petits groupes détachés. Tout à coup quelqu'un d'en avant se retourna et dit : « Regardez donc là-bas la croix ! » De toutes les bouches sortit un cri d'admiration. La vieille croix de cèdre priait encore enchâssée d'étoiles, pendant que la lune qui montait dans le ciel, était venue se placer tout juste au croisement de la tige et des bras. « Regarde, me dit grand'mère, elle est plus belle *une beauté* que le Saint-Sacrement de Monsieur le Curé ! »

Quand nous marchions au catéchisme

"Ainsi habillé et attifé, on partait pour l'église," (p. 64)

Quand nous marchions au catéchisme

Les enfants d'aujourd'hui — y a-t-il encore des enfants ? — communient plus tôt que de notre temps. Et j'envie leur bonheur. Mais c'est égal; ils n'auront pas goûté comme nous l'avantage de marcher au catéchisme pour la première communion, la première de toutes. Et ma foi, si j'étais à leur place, je déciderais de ne m'en pas consoler.

Marcher au catéchisme ! Je n'ai pas oublié la forte impression que ces simples mots me causèrent autrefois dans ma lointaine enfance. J'étais alors dans les grosses lettres et dans les *barres*. Le Frère, la veille du grand jour, réunit tous les élèves dans la salle d'en bas. Et là, sur un ton très solennel, il nomma publiquement ceux qui allaient quitter l'école pour marcher au catéchisme. A l'appel de leur nom, les camarades sortirent des rangs et vinrent s'aligner près de la porte. Que tous me parurent de grands heureux et de grands savants ! Nous, les gens du *ba be bi bɔ bu*, nous les considérions avec une sorte d'extase. On se montrait notamment le grand Ernest dont les plus vieux nous avaient dit qu'il pouvait réciter son catéchisme, d'un bout à l'autre, sans manquer un mot, et qu'il avait même, s'il vous plaît, tenu tête au Frère Michel sur l'emploi du pronom *soi !*... Pour ma part je croyais entendre un refrain bien cher

à ma grand'mère : « Mon petit, tu as encore des croûtes à manger, avant de te rendre là ! »...

Un jour, pourtant j'y devais arriver et je confesse que, pour l'une des rares fois de ma vie, l'attente ne m'a pas déçu. Croiriez-vous que, séparés des autres, nous devenions du coup un contingent d'élite, une manière de petite aristocratie ? Songez donc : pendant tout le printemps nous irions à l'école de Monsieur le Curé ! nous irions vivre dans l'église et dans la compagnie du Bon Dieu ! A la maison nos mères s'employaient de leur mieux à nous plonger dans le solennel. D'abord, le matin du premier jour, il fallait faire une toilette spéciale et c'est la maman qui s'en chargeait. Un enfant qui marchait au catéchisme, devait avoir les mains bien nettes, frottées à la brosse si nécessaire, les cheveux proprement peignés avec un petit coq à la Papineau, des habits sans taches, une belle boucle noire sur un col blanc. Un enfant qui marchait au catéchisme — ainsi le voulait encore la mode de par chez nous — devait même pour tout ce temps-là laisser reposer ses souliers de bœuf. Et pourtant, Dieu sait si grand'mère en plissait de proprets et de jolis ! Le cher enfant devait chausser à tout prix des chaussures de magasin avec de beaux cordons flambants neufs. Et ainsi habillé et attifé, on partait pour l'église, emportant au front un baiser attendri de sa maman.

Et c'est alors que pendant deux mois — deux mois sans congé ! hélas ! — commençait l'aus-

tère noviciat. Dans le village, nous étions le point de mire de tout le monde. Plus le droit de crier, plus le droit de courir, plus le droit de taquiner les quêteux, plus le droit de voler des petites pommes vertes, pas même celles du bedeau, non pas même celles-là, M. Rivard. Mais toujours il fallait marcher en rangs, bien droits, graves, recueillis comme des enfants qui reviennent de la sainte table.

Et à la maison donc ! Là, pendant les deux mois aussi, nous devions vivre en grande retraite. Non seulement un enfant qui marchaît au catéchisme ne devait pas être désobéissant, gourmand, querelleur. Mais, grand Dieu ! c'est qu'il fallait se priver, je vous assure. Un enfant qui marchait au catéchisme ne devait pas jouer bruyamment, ne devait pas dénicher les oiseaux, ne devait pas tirer la queue des chats, ne devait pas faire de grimaces ! Pensez donc, c'est si laid et si le vent allait revirer... Et ce n'était là que la morale de grand'mère. Mais à celle-là il fallait ajouter la morale de maman : plus de pieds-de-nez, plus de chiquenaudes; on ne pouvait plus même pincer la petite sœur !... Ah ! chère maman et chère grand'maman, vous en êtes-vous assez servi de votre argument suprême pour réprimer nos plus innocentes infâmeries ? « Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme !... » Et chaque fois nous baissions la tête, absolument confus, démolis, et d'un bond nous remontions dans le sentiment de notre haute dignité.

COLLÈGE BIBLIOTHÈQUE Jean Jacques Olier

Du moins nous pouvions nous reprendre quelque peu à l'église, à l'heure des récréations. Monsieur le Curé, lui, laissait courir les petits garçons; en somme, il ne leur défendait que d'aller du côté des petites filles. Nous pouvions jouer à la *barre*, à la *pelotte*, et même aux *marbres*, surtout à la poignée et à la devinette. Il arrivait même que Monsieur le Curé venait jouer avec nous, quand il avait fini de lire dans son beau livre doré. Mais je ne sais pas. Est-ce que le Bon Dieu — du moins nous le pensions tous — lui faisait voir clair à travers nos doigts? Toujours est-il que, dans le temps de le dire, le cher Curé nous *engourlichait* tous nos marbres. D'autres fois nous faisions des expériences, par exemple, l'expérience très amusante du «voyons voir si tu aimes le beurre». Savez-vous comment l'on procède? Oh! l'expérience est très simple, ce qui ne l'empêche pas d'être presque toujours infaillible. Voici : vous prenez une fleur de pissenlit, vous la placez à une certaine distance, disons un pouce ou deux, au-dessous du menton de votre sujet. Et vous observez. Si tout-à-coup sur la peau blanche se dessine un halo jaune, c'est entendu, vous aimez le beurre, et même beaucoup, monsieur ou mademoiselle.

Il faut joindre à ces amusements les distractions du catéchisme, par exemple, les réponses si drôles faites à M. le Curé. Certains soirs nous arrivions à la maison en coup de vent : « Maman, grand'maman, eh bien! vous savez le petit Jacques Lauzon de la Petite-Côte... ima-

ginez donc qu'il a dit à Monsieur le Curé qu'il y avait trois dieux ! ! ! »... Et maman et grand'maman qui se consternaient et qui ajoutaient : « P'tit pas fin, c'est sûr il va se faire renvoyer »... Se faire renvoyer, ah ! la voilà bien l'affreuse menace qui nous a tant torturés ! Monsieur le Curé avait le don de la laisser planer sur la tête de tous, même sur la tête des plus forts et des premiers qui prenaient place près de lui, au bout du long banc dans le *chemin couvert.* Se faire renvoyer du catéchisme, nous le savions tous, c'était là le suprême déshonneur dont jamais l'on ne pouvait se laver. De mon temps on parlait encore dans la paroisse d'un tel renvoyé trois fois et qui avait dû, en fin de compte, communier par charité et en grand'culottes, s'il vous plaît.

J'y songe ! il ne faut pas que ces mauvais souvenirs me fassent oublier les amourettes du catéchisme. Est-ce que dans votre paroisse il s'en rencontrait de votre temps ? Par chez nous, cela revenait comme les quatre saisons; et les gens, il n'y a pas si longtemps encore, disaient, pour désigner de vieilles amours restées tenaces : « Ce sont des amourettes de première communion. » Monsieur le Curé, lui, ne manquait jamais de les découvrir, ces malheureuses amourettes. Il voyait clair, Monsieur le Curé; il voyait bien des choses par-dessus ses lunettes et son livre doré. Ainsi, on ne savait trop comment, mais toujours il saisissait au passage les moindres signes, les petits rires, les clins

d'yeux des petits garçons et des petites filles qui aiment autre chose que le beurre. C'était un malin Monsieur le Curé. Je me souviens, par exemple, d'une promesse de mariage qu'il nous lut à une classe de l'après-midi, avec un grand sérieux et la voix solennelle de son prône, et comme de raison en présence des parties : « Promesse de mariage entre Mademoiselle Une Telle, d'une part, fille mineure de M. Un Tel; et Monsieur Un Tel, d'autre part, fils mineur de M. un autre Tel... » Mais promesse, je puis vous l'assurer, qui ne se rendit ni à la deuxième, ni surtout à la troisième et dernière publication.

Nous profitions encore de notre long séjour près de l'église pour apprendre à la connaître, elle et ses alentours. Et comme bien vous pensez, il y avait surtout les cloches qui nous intéressaient. Oh ! la grande fête quand un compérage survenait pendant le temps des récréations. M. le bedeau faisait alors appel à notre concours, et je crois bien que parmi les joies les plus enivrantes de l'homme, il faut mettre celle de sonner la cloche de sa paroisse vers l'âge de dix ans. C'était à qui s'emparerait des câbles, au grand désespoir de ce pauvre bedeau qui bougonnait : « Pas tant, pas tant de bedeaux, y en a toujours assez d'un par paroisse.» Un jour, une grave conversation s'engagea parmi nous, sur le voyage des cloches à Rome pendant la semaine sainte. Il paraît que les cloches d'aujourd'hui sont de grandes dames qui ne se dérangent pas. Mais de mon temps, c'était

bien autre chose; elles partaient invariablement dans l'avant-midi du jeudi saint pour ne revenir que le samedi suivant, avec l'alleluia. Oh ! je sais bien qu'à regarder dans le clocher vous eussiez dit qu'elles s'y trouvaient encore; de grosses taches noires apparaissaient visiblement à côté des roues. « Mais, ça ne fait rien, c'est la force de l'accoutumance », nous disait grand'-mère, « et vous voyez bien qu'elles ne sonnent plus. » Je voudrais pouvoir vous rapporter les échanges d'opinions qui se firent entre nous sur les modes de voyager des cloches de Saint-Michel. Les uns qui ne doutaient de rien, parlaient ni plus ni moins d'un voyage par le télégraphe. Les plus mystiques opinaient pour une intervention des anges. Les réalistes faisaient plus simplement intervenir M. le bedeau qui, on ne savait trop au juste, descendait de là-haut les cloches en se servant des câbles, et ensuite les mettait tout bonnement dans les chars. M. le bedeau consulté à ce sujet se contentait de petits rires et de petits airs qui voulaient dire : « Je sais comment ça se passe, mais bernicle ! suis pas pour vous le dire, mes petits. »

Quelquefois nous allions aussi au cimetière, par petits groupes. Les tombes nous appelaient. Il y en avait jusqu'à la porte du *chemin couvert*, tellement les vieux de l'ancien temps aimaient à dormir le plus possible dans l'ombre de l'église paroissiale. Nous allions de préférence vers les tombes les plus vieilles, tombes de chêne ou de pierre, les unes enfoncées dans la terre ou pen-

chées, d'autres déjà couchées dans l'herbe haute. Celles-ci nous appelaient encore plus que les autres par je ne sais quelle attirance mystérieuse. Nous y lisions des dates lointaines, des noms anciens et disparus, des inscriptions naïves en lettres inégales et rustiques : « *Priez pour moi qui fus un grand pécheur* », disait l'une. « *Ses enfants la pleureront toujours* », disait plus loin la tombe d'une mère. « *Adieu ! nous nous reverrons au paradis* », affirmait cette autre. Quand Monsieur le Curé nous voyait parmi les tombes, souvent il venait nous trouver. D'abord, à mi-voix, par respect pour le lieu, il nous racontait l'histoire du vieux temps, l'histoire des anciens; il nous rappelait que ceux-là avaient fait la paroisse, bâti l'église, travaillé pour nous. Mais peu à peu le bon curé s'oubliait, sa voix se faisait haute, ses bras s'élevaient, il devenait éloquent : « Ah ! les anciens, s'écriait-il, c'était du bon monde, mes enfants ». Et alors il exaltait l'épopée des héroïques défricheurs, il célébrait leur vie frugale de bons laboureurs, honnêtes dans les marchés, payant leur dû à l'église, pas sacreurs, fuyant l'hôtel, les mauvaises danses, aimant leur femme, s'entourant d'enfants. Puis, il nous les montrait, leur grande journée finie, qui tous s'en étaient venus vers l'église, y choisir leur dernière demeure, se presser autour d'elle pour lui faire une cour d'honneur. « Ah ! les anciens, les anciens, c'était du bon monde, je vous assure. » Nous, les enfants, nous écoutions, la tête découverte, avec autant de respect

qu'à une leçon de catéchisme. Et ainsi le vieux cimetière de Saint-Michel, sol gardien d'ossements héroïques, devenait à nos yeux un raccourci d'histoire, le reliquaire des énergies anciennes. Et dans nos âmes d'enfants, remuées par les paroles du vieux prêtre, jaillissait soudainement la révélation du passé, le commandement d'un devoir héréditaire, l'idée d'une parenté étroite entre les vivants et les morts.

Ah ! c'étaient de purifiantes et divines influences qui mettaient un rythme à nos âmes et à nos pas, et faisaient se porter plus haut nos regards de tout jeunes. Complétez cela maintenant par les autres leçons, les leçons encore plus hautes du catéchisme, et vous devinerez l'ébranlement suprême qui s'opérait dans nos consciences enfantines. Pendant sept à huit semaines, suspendus aux lèvres du prêtre, nous buvions avidement sous les formules, la moëlle de la doctrine sacrée. C'étaient toutes les perspectives du ciel et des grands mystères qui s'ouvraient à nos intelligences. Chaque jour, Dieu se révélait intimement à nos âmes de tout-petits. Puis venaient dans les derniers temps les trois jours de retraite, la gracieuse et troublante cérémonie de la communion en blanc. Et de vivre ainsi, pendant deux ou trois mois, les yeux baignés d'atmosphère surnaturelle, avec la perspective obsédante du grand jour, la vision du grand autel perdu dans les fleurs et l'or des cierges, la vision aussi de la petite hostie blanche qui s'élèverait dans les mains du prêtre pour

descendre vers nos lèvres, ah ! comme cette longue intimité du divin opérait dans nos facultés encore fraîches, des métamorphoses souveraines ! Tout en nous et autour de nous prenait je ne sais quel air de fête et nous transportait en plein mysticisme. Quand nous partions pour les derniers jours du catéchisme, dans les blancheurs du matin, il nous semblait, le long du chemin, que les lilas, les rosiers sauvages, les marguerites, les trèfles d'odeur, les boutons d'or, nous jetaient de l'encens, que les gros taons et les abeilles organisaient de petites fanfares parmi les fleurs, que les alouettes nous saluaient et que la vieille croix de la route nous disait bonjour.

Hélas ! pourquoi tout cela devait-il finir ! La veille au soir du grand jour, ma petite sœur et moi nous jetions un dernier coup d'œil, elle, à son voile, à sa robe blanche, à son cierge-souvenir, moi, à mon habillement, à mon brassard de soie, à mon insigne. Et je partis m'endormir avec des bruits d'ailes autour des tempes, emporté bientôt dans un pays de songes enchanteurs, où se remuaient des formes blanches dans une lumière immatérielle. Pourtant, je m'en souviens, avant de fermer les yeux, une petite amertume me vint au cœur, et elle me venait d'une parole de ma petite sœur. Elle m'avait dit comme ça, en présence de nos toilettes de communiants, pendant que nous parlions du grand bonheur si proche : « C'est vrai, petit frère, mais c'est fini tout de même, nous ne marcherons plus au catéchisme. »

Le blé

"Tiens, la mère qui vient apprendre à couper." (p. 81)

Le blé

Les vieux de chez nous s'ennuient de ne plus manger le pain de leur blé. Ma mère surtout. Ils ont beau lui dire, les hommes, que ça ne pousse plus les vieilles terres; elle a pour son dire que les Landry, les Campeau sèment du blé tous les printemps et qu'il leur en vient à pleines clôtures.

Ce soir donc, après souper, puisque le propos en était venu, chacun s'est mis à parler du blé, à rappeler le bon vieux temps, le temps déjà si loin des bonnes années. Nous avons parlé du blé avec émotion, longuement, avec des silences et des reprises, des rires et presque des larmes, comme l'on ferait d'un parent aimé qui s'en serait allé depuis longtemps.

Le blé, en ce temps-là, c'était la pensée profonde, obsédante de l'habitant. Dès Noël, vous en souvenez-vous ? on se mettait à y penser. En allant conduire le cheval à l'écurie, après la messe de minuit, les hommes regardaient avec inquiétude dans la grange. Si la lune, à travers les fentes, jetait sur les tasseries ses larges bandes de lumière, mauvais signe. Tous les anciens le disaient : « Quand, pendant la nuit de Noël, il fait clair dans les granges, c'est que l'année qui vient, les blés seront *clairauds* dans les champs. »

Vous souvenez-vous aussi des longues veillées d'hiver qui nous ont vus penchés sur la table de

famille dans la cuisine, avec chacun devant soi un petit tas de blé? En écoutant les récits de l'oncle Antoine, un *cageux* et un *historieux*, je vous en parle, on triait le grain de semence. Il fallait faire la chasse surtout aux petits pois sauvages et aux graines de jargeau. Car, voyez-vous, ces *agrains-là*, c'était infâme comme tout. J'ignore comment les choses se passaient par chez vous, mais chez nous les passes du vieux crible avaient toutes les misères du monde à séparer ces *grainages* du véritable grain de blé. Et, il n'y avait pas à dire, il fallait les ôter. Si le moulin à moudre vous faisait ensuite à l'automne de la farine brune, ce n'était la faute ni à ci ni à ça; c'était bel et bien la faute au damné jargeau et aux petits pois sauvages.

N'était-ce point pendant l'hiver aussi qu'on choisissait les pièces où l'on sèmerait le blé? Ah ! c'est qu'il y fallait une terre d'élection, une terre respectable. Les pois, l'avoine, l'orge, *au forçail*, le semeur pouvait jeter cela dans n'importe quelle terre. Mais le blé ! Tant mieux si la pièce s'appelait *retour de prairie*, terre grasse et meuble ! Sinon, ô sol, vous n'aviez pas l'honneur de recevoir la semence du blé.

Mais voici le printemps et l'heure de la semence. Les larges planches du guéret sont là qui attendent avec leurs coups de charrue, droits comme des lignes d'arpenteur, et voici la belle terre brune qui fume au soleil de mai. Le grand frère avait labouré la pièce cette fois sans prononcer un seul juron contre ses chevaux.

Car, ainsi le veut encore un dicton des anciens : si l'on sacre en labourant, avec le blé lèvent aussi les jurons. Quand les herses se trouvaient rendues, amenées par le traîneau à pierres, le père avec une visible émotion se passait son semoir dans le cou, y prenait une bonne poignée de blé, puis, solennel, chapeau bas, face à la terre, faisait son grand signe de croix. Il partait ensuite, d'un pas cadencé, le long des planches, allant et venant, jetant à pleine main les grains de semence qui, à travers ses doigts, s'élançaient et volaient comme des essaims. Bientôt les herses s'ébranlaient à leur tour; les longues rangées de dents fouillaient le sol et enfouissaient le blé dans leurs sillons pressés. Et le semeur allait toujours de l'avant, répétant son geste uniforme et beau, et pendant que l'ombre de ce geste s'allongeait sur les guérêts, le père songeait à part soi, sans doute, que la tâche ici-bas grandit l'homme et que rien n'est si grand parmi les travailleurs que le semeur de blé.

« Ce que j'aimais par-dessus tout, interrompit le père, que ces souvenirs commençaient à émouvoir, c'était la visite aux champs de blé, dans l'après-midi des premiers dimanches de juin. »

Vous avez été témoins, j'en suis sûr, pendant votre enfance, de ces promenades passées en tradition par chez nous. Après l'heure des vêpres, le père coiffait son large chapeau de paille et partait en manches de chemise blanche. Quel plaisir d'aller voir ce qui se passait de bon depuis le bas jusqu'au haut de la terre ! Voilà

bien une huitaine ou une quinzaine que les semences sont finies. Rien de beau comme le spectacle des champs à pareille époque ! Il y a dans l'air des trilles de goglu, des bourdonnements d'abeilles, le solo strident des premières cigales. Les prairies ressemblent à de grands parterres tout fleuris de trèfle blanc. Dans les hautes herbes des levées de fossé, se détache, parmi le mil déjà épié, parmi les « queues de renard » et les verges d'or, la petite étoile blanche des fraisiers sauvages. Cela sent le vert partout. « Les champs sont verts comme une feuille, » disent les gens. Ici, c'est l'avoine déjà poussée, forte, haute, presque noire. Ailleurs, ce sont les pois qui font poindre entre les mottes, leurs têtes crépues, vrillées... Mais le père passait vite : il avait hâte d'arriver aux grandes pièces de blé.. Enfin les voici. Il n'y avait pas à dire, l'apparence se faisait belle. Au premier abord et de loin, les planches de la pièce paraissaient plutôt grises, mais de près l'illusion s'évanouissait. Le père s'accoudait sur la clôture de cèdre et il contemplait. Partout, dans les raies des dents de herse, autour des petites mottes bien *égrémillées*, pointaient fines, innombrables, serrées comme les poils d'une chevelure, les tiges de blé. On croyait ouïr sous le sol la poussée d'une vie immense, la germination mystérieuse et ardente. Le père regardait avec amour; ses yeux ne se lassaient point. Et les petites pointes vertes, légions infinies, avaient l'air de se faire plus droites, plus drues, pour dire au semeur : « Vois

comme nous poussons bien ! » Le père, visiblement pris par le spectacle, se redressait; il ôtait son chapeau, se souvenait qu'il avait le droit de bénir, et, sur le blé qui lève et sur la pièce maintenant toute verte, sa main levée haute esquissait un geste solennel de bénédiction : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Il revenait du champ tout transporté. « Çà a bonne mine, ça a bonne mine ! Si vous voyiez nos pièces de blé, celle du trécarré et surtout celle de la *Butte !* Nous aurons du blé pour être obligés de battre dehors, les enfants ! Y s'en manque que chez les Campeau ce soit beau comme chez nous... Ils ne savent pas grober, ces gens-là. Avec ça des rigoles à moitié faites. »

Alors les semaines passaient et avec chaque semaine arrivaient régulièrement à la maison les nouvelles du blé. Un jour, on rapportait que les pièces se faisaient d'un si beau vert qu'elles en étaient toutes noires. Un autre jour, on disait que le blé montait si haut, si haut qu'on voyait à peine un homme debout dans les rigoles. Puis arrivaient à leur tour les premiers épis, des *rôdeux* d'épis, disait le grand frère. Il comptait sans les défaire — est-ce croyable ? — jusqu'à soixante, jusqu'à quatre-vingts grains, et, pour les faire voir aux voisins quand ils passeraient, le père accrochait les épis aux solives du plancher de haut comme un trophée.

De souvenir en souvenir la conversation allait toujours et de but en blanc nous en vînmes à parler aussi ce soir-là des ennemis du

blé. J'en dis un mot avec votre permission.

Il y avait d'abord la grêle. Souvent au cours de la prière en famille nous récitions une dizaine de chapelet pour éloigner le démon de la grêle. Mais un ennemi presque aussi redouté, c'était le terrible *mangeux* de blé. Le *mangeux* de blé était-ce le vulgaire moineau ou une variété de la même engeance? J'avoue ne l'avoir jamais bien su. En tout cas, c'est lui le *mangeux* de blé qui se moque bien des fantômes. Vous savez le fantôme aux bras en croix, au corps de squelette, qui a enfourché de vieilles salopettes, endossé un froc en guénilles et s'est coiffé d'un chapeau de paille troué et rongé, le fantôme aux airs de croquemitaine qui fait pousser des cris d'effroi aux corbeaux et met en fuite même le grand oiseau de proie. Eh bien ! le *mangeux* de blé, lui, il va se percher sur le fantôme. Pour chasser les *mangeux* nous ne connaissions guère qu'un seul moyen : de bons coups de fusil. Grand-père en faisait son affaire et vous les mitraillait avec le fusil à bourre.

Leurs dévastations du reste ne pouvaient pas durer bien longtemps. L'arrivée des *mangeux*, c'était l'annonce de la maturité du blé. Alors les hommes ne tardaient pas à décrocher les vieilles faucilles dans le hangar et à les passer sur la meule pour la coupe prochaine. La coupe des blés ! voilà, par exemple, une fête champêtre. Dans ce temps-là où les lieuses d'aujourd'hui ne venaient pas avec leur mécanisme tuer toute poésie, les hommes s'y mettaient à dix, à quinze,

pour couper une pièce de blé. Ils commençaient au petit jour, dînaient sous l'ombrage, descendaient du champ avec les premières étoiles. Et l'on vivait des jours de gloire. C'était l'époque où se fabriquaient d'éclatantes réputations. Dire de quelqu'un : « c'est le meilleur *coupeux* à la faucille du rang ou de la paroisse ! » c'était un éloge, je vous assure. Etre le champion des *coupeux*, c'était presque aussi glorieux qu'être le *Boulé* du canton. Et il y avait même des femmes, à ce qu'on dit, qui à la faucille, pouvaient donner du fil à retordre aux hommes. J'ai toujours entendu dire que grand'mère, par exemple, menait sa planche bon train dans son jeune temps. Quand le matin, elle arrivait dans le champ, son chapeau de paille aux larges rebords noué sous le menton, un mouchoir autour du cou, sa faucille au bout du poing, les engagés lui criaient par manière de plaisanterie :« Tiens, la mère qui vient apprendre à couper. » Grand'mère se contentait de sourire, un peu fière de sa renommée et de la considération que cela lui valait. Mais quand elle se penchait sur les épis et se mettait à les cerner avec sa faucille, c'est là que la façon changeait. Les engagés qui se désâmaient derrière elle, lui criaient : « Mais, la mère, vous entrez là-dedans comme une moissonneuse à râteaux ! » Et grand'mère allait, allait toujours, jetant de temps en temps un petit regard de côté qui voulait dire : « Venez-vous-en, mes petits, venez-vous-en ! »

Bon ! voulez-vous maintenant que nous parlions de l'engerbage ? Nous avions hâte d'y arriver à l'engerbage, nous autres, les enfants. Nous savions bien que, le moment venu, les hommes seraient contraints de solliciter nos services. Ce jour-là toute la maison se vidait. Il fallait se hâter en cas de pluie. Nous partions donc pour le champ, la charrette pleine de monde, assis sur d'énormes fagots de harts qui deviendraient tout à l'heure des corsets pour les gerbes. Arrivé au champ, « tout le monde à l'ouvrage ! » commandait le père, en distribuant la besogne. Nous, les tout-petits aux bras trop courts pour ramasser une javelle, notre rôle consistait à placer les harts. Ne vous moquez pas trop vite, s'il vous plaît. La fonction n'est pas si méprisable que vous pourriez le croire. D'abord il faut placer le garrot de la hart du bon côté pour l'engerbeur, à droite toujours. Et rien que cela demande du discernement, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas tout. Il fallait calculer la distance à laisser entre chaque hart, supputer combien de javelles suffiraient à faire une gerbe. Et vous avouerez que cela suppose un appréciable esprit de calcul. Donc, grâce à notre concours, se dressaient bientôt de trois planches en trois planches, de longues processions de gerbes de blé, belles et grosses gerbes, à la taille bien prise, et qui se tenaient debout, toutes seules, comme de grandes dames, avec une boucle de feuillage vert à leur corsage. Ne me parlez pas des lieuses modernes et de leurs petites bottines

élinguées, corsées d'une mauvaise ficelle, et qui ne savent se tenir qu'à plat-ventre...

Mais qu'est-ce donc encore qui s'est dit ce soir-là, à propos du blé?... Ah! j'y suis : nous avons parlé du *battage*. La scène du *battage* valait la peine d'être vue. Les gerbes dénouées là-haut glissaient le long de la tasserie comme de belles tresses de cheveux blonds. Ce jour-là le père se mettait aux *boîtes*. Il lui tardait, voyez-vous, d'apprendre par lui-même le rendement du blé. J'ai presque envie de vous dessiner une couple de ses poses.

A mesure que les passes de l'éventail laissaient tomber le blé soigneusement vanné, le père brassait et brassait les *boîtes* de la *batteuse*. On eût dit, au contentement de sa figure, qu'il agitait des lingots d'or. Puis, il se penchait, plongeait la main dans la coulée des petits grains rouges, en prenait une poignée, soufflait dessus, transvidait d'une main dans l'autre, pour faire voler la balle et les barbes, et sans cérémonie en prenait plein sa bouche... Oh! ne faites pas trop la grimace, s'il vous plaît, messieurs les délicats. On s'apercevra que vous venez de la ville et que vous ne connaissez pas grand'chose.

Ou bien encore, pendant qu'il tenait la *boîte* sur son genou, s'apprêtant à faire couler le grain dans la gueule du sac, le père en prenait à pleine poignée, l'examinait avec contentement, et, doucement, la figure épanouie, laissait filer les grains de blé le long de sa main calleuse. Là-dessus je me souviens d'une belle réflexion de

Monsieur le Curé, alors qu'un jour de *battage* il était passé par la grange. Le père plongeait ainsi sa main dans la boîte bien pleine et souriait avec une sorte d'amitié à ce blé qu'il avait semé et béni : « Mon cher Guillaume, dit le Curé, tu ne t'en doutes pas, mais c'est un symbole que tu me montres là. Pour toucher le blé il faut aux mains une consécration, la consécration du travail. Le blé, dans les mains du laboureur, c'est un peu comme l'hostie dans les mains du prêtre. C'est beau comme un sacrement ».

« Pas bien longtemps après le *battage*, reprit ici la mère qui n'avait pas encore pris la parole, venait le voyage au moulin à moudre. » Le père allait toujours lui-même au moulin. Il y tenait, voulant être sûr de rapporter la propre farine de son blé. Le soir, vous pensez bien, quelqu'un guettait longtemps à l'avance le retour de l'attelage. Et la première question qui sortait de la maison, c'était celle de la mère : « Nous apportes-tu de la belle fleur, au moins ? Est-elle bien blanche ? » — « Blanche ! je crois bien », répondait le père, étonné qu'on pût se poser la question. Car enfin, n'est-ce pas ? c'est entendu : la propre farine de son propre blé ne peut pas ne pas être blanche. C'est comme les yeux des nouveaux-nés qui sont toujours noirs pour la mère, même s'ils sont blancs, puisqu'en vieillissant ils doivent noircir.

Qu'elle fût blanche la farine, les gens de la maison ne tarderaient pas à le constater avec l'apparition du pain nouveau. Ah ! la plus belle

des fêtes que cette première boulange ! Il y avait d'abord la fermentation de la pâte qui faisait lever le couvercle de la huche et la mère en grande joie qui nous appelait pour nous dire : « Venez voir comme c'est beau ! » Puis c'étaient les pains encore blancs, saupoudrés de farine, exposés partout dans la cuisine et débordant des *vaisseaux*, des chaudrons et des lèche-frites. C'était l'enfournement à la hâte, au bout de la longue *main* de bois. Ce sera bientôt le coup-d'œil rapide jeté par la petite porte de fer, d'où s'échappe, avec la vision des croûtes qui se dorent, l'incomparable arome du pain frais. En cachette nous allions, nous aussi, les enfants, entr'ouvrir un peu la petite porte de fer. Après l'enfournement des gros, nous le savions, la mère faisait passer à la dérobée des petits pains. Oui, tenez, tout petits, pas plus gros que ça. Mais les délicieux petits pains ! Et d'abord ne venez pas me dire qu'un petit pain, après tout, doit avoir le goût d'un gros. Vous passeriez par chez nous pour un bel ignorant qui n'y a jamais goûté. Ah ! grands dieux, que ne promettions-nous pas, en ce temps-là, pour l'amour d'un petit pain, d'un petit pain à nous, pétri et enfourné exprès pour nous ! Pour l'amour d'un petit pain, nous promettions sur notre *grand'conscience*, de toujours aller chercher les vaches à l'heure, de lever les œufs tous les soirs, d'arroser le jardin, de ne jamais manquer l'école, de faire toutes les commissions, de bercer le petit, et... et... d'être sage et bon garçon par-dessus le

marché. Voulez-vous que je vous dise? Aujourd'hui que l'on cherche dans les écoles toutes sortes de moyens d'émulation, je ne comprends pas que les maîtres, pour exciter l'ardeur de leurs élèves, n'aient pas cherché à développer davantage l'industrie des petits pains d'habitant cuits sur la sole.

* * *

Minuit sonnait. La conversation s'arrêta sur le souvenir délicieux des petits pains. La lampe avait baissé avec les têtes des vieux, à mesure qu'on parlait du pain de famille, du bon pain d'autrefois. Une nostalgie vive et profonde, c'était visible, courbait l'âme des vieux de la maison. Cette tristesse me fit rêveur et c'est une prière au blé qui monta vers mes lèvres.

« Pourquoi donc, ô blé ancien, lui disais-je, pourquoi donc ne nous reviendrais-tu pas? Au nom des vieux qui vont bientôt s'en aller; au nom de la vieille terre qui s'ennuie de ta parure et qui promet de se faire accueillante et douce, je t'en fais mon ardente prière, ô blé, reviens, reviens. Reviens dans tes pousses vertes, fines et serrées, qui soulevaient d'espérances la poitrine du semeur. Reviens dans l'orgueil de tes épis naissants, dans la danse joyeuse de tes tiges grisonnantes sous la brise de juillet. Reviens dans la chevelure blonde de tes épis mûrs, dans les longues processions de tes gerbes hautaines. Reviens, oh! reviens surtout

dans la douceur de ta farine immaculée, dans l'arome incomparable des croûtes qui se dorent, et les vieux de chez nous qui vont bientôt mourir, te béniront d'emporter là-haut le goût savoureux du bon pain de leur blé. »

Le vieux livre de messe

" Tiens, me dit-elle... ce sera ton bréviaire !" (p. 101)

Le vieux livre de messe

C'était une fois un vieux livre à tranche rouge, aux coins rongés, vêtu d'une ample reliure en mérinos, ficelé d'un cordon noir. On l'appelait le vieux livre de messe de grand'mère.

Je viens de le retrouver au fond d'un de mes tiroirs. Je l'ai pris comme une relique; je l'ai baisé comme un livre saint. C'est un vieux, vieux livre aux caractères antiques, au papier jauni, ridé, tout fatigué, un vieux livre en retraite. Défunte grand'mère le tenait de sa grand'mère, qui le tenait de son grand'père, lequel, dit la légende, l'avait reçu du grand-père du premier de notre nom, un solide gars normand de Saint-Maclou de Rouen, venu à Montréal en l'an 1670 et qui se maria l'année suivante, « ayant signé comme témoins, après lecture faite, Charles Le Ber et Charles Lemoyne de Longueuil, » en personne, si vous voulez le savoir.

Le cher vieux livre a donc passé de mains en mains dans notre famille de rudes laboureurs *instruits à la coche*. Il fut longtemps, je le sais, toute la bibliothèque de la maison. Je l'ai ouvert : il porte des taches de doigt au haut presque autant qu'au bas des pages, sans doute en mémoire des ancêtres qui, à l'église, l'ont tenu tête-bêche. J'y ai retrouvé une image de saint Michel Archange, patron de la paroisse,

une autre de la Bonne sainte Anne, et quelques débris de fleurs séchées. Qui sait ? peut-être un souvenir de bouquet de mariée ? plus sûrement une fleur recueillie au cimetière, sur nos chères tombes dont grand'mère fut toute sa vie une fidèle pèlerine.

Ce soir, en remuant ces vieux souvenirs sous ma lampe, c'est toute une histoire qui m'est revenue, l'histoire du vieux livre de messe de ma grand'mère. Elle est belle comme un conte. J'ai presque envie de vous la raconter. Voulez-vous ?...

Or donc grand'mère avait une vraie dévotion pour son livre de messe. Jusqu'à elle, on avait regardé ledit livre comme un peu la chose de tout le monde à la maison. Chacun l'emportait à l'église pour se donner dans le banc une mine de savoir lire. Grand'mère, un jour, au nom de quel droit, je ne sais plus, s'empara du livre : le livre devint sacré ! Malheur à qui osait le prendre ou seulement y toucher ! Grand'mère nous admettait parfois à lire dans son livre, mais toujours en *farfignant* un peu ; puis, elle le tenait elle-même, hors de portée, au bout de ses bras. Nous autres, les gamins pleins d'*infâmeries*, qui ne connaissions que notre abécédaire, nous aimions à regarder dans ce vieux bouquin si étrange avec ses lettres hautes, fortes en encre, ses *i* qui ressemblaient à des *j*, et ses *s* pareils à des *f*. N'y avait-il point jusqu'à sa reliure qui nous intriguait ? J'entends encore des dialogues comme celui-ci : « Grand'mère, pourquoi

donc ce capot noir que vous avez mis à votre livre ? » — « C'est parce que les vieux livres sont *froidileux*, mes enfants. » — « Grand'mère, pourquoi donc que les lettres sont si grosses et si noires ? » — « C'est pour que les yeux des vieilles y voient plus clair, mes enfants. » — « Grand'-mère, pourquoi donc ces taches de pouce au haut des pages ? » — « C'est pour faire parler ceux qui n'ont pas de langue, petits malins. »

Là-dessus le livre se fermait. Grand'mère le portait précieusement dans sa cachette, c'est-à-dire, nous le savions tous, dans le deuxième tiroir de la commode, dans la grand'chambre. C'est là, sous un entassement de linge blanc, sentant bon le balai de cèdre et le baume séché, non loin des mantelets d'indienne et des tabliers en coton carreauté, tout près d'un étui à chapelet, plus près encore d'une petite boîte de carton vert, où grand'mère conservait comme ses yeux quelques lettres d'amour de défunt grand-père. . . c'est là, là même, entre deux bonnets de vieille, que reposait le livre sacré !

Il ne sortait du tiroir que le dimanche. Donc, quand grand'mère avait fini de *s'appareiller*, elle mettait encore ses gants de fil noir, et ainsi gantée pour plus de respect, elle allait prendre son livre de messe, dans le deuxième tiroir de la commode. Entre nous, vous savez, grand'mère savait à peine épeler; elle *emmenait* sa planche de blé à la faucille une *beauté* mieux qu'une page d'imprimé. Elle emportait tout de même son livre à l'église, *ayant pour son dire* que le Bon

Dieu, qui a bien plus de *comprenure* que les hommes, entend toujours le pauvre monde. Puis, c'est que ces lettres, ces images, ces mots latins, tout ce prestige de l'imprimé, faisait sans doute à la pauvre vieille des confidences mystérieuses et divines. On n'en doutait plus, quand, une fois, on avait vu grand'mère, à la messe du dimanche, son livre à la main.

Elle attendait monsieur le Curé à l'Évangile du jour. Alors, lentement, elle tirait le cher bouquin de dessous sa *mante* noire, dénouait le cordon, et, aussi solennellement que le prêtre ouvre son missel, elle ouvrait son livre... Ah ! c'est là, par exemple, que se présentait un problème pénible, angoissant. Il fallait, voyez-vous bien, trouver à tout prix le bon sens du livre. Lire tête-bêche, il n'y avait pas à dire, embarrassait un peu grand'mère. Ses yeux de vieille cherchaient donc fébrilement : Comme ceci ? — Non. — Comme ça, alors ? — Pas sûr ! — Comment faire ? Impossible de se guider sur les traces des doigts : on en voyait aux deux bouts des pages. En désespoir de cause, grand'mère recourait à sa suprême ressource, à ses chères images de saint Michel et de la Bonne sainte Anne qu'elle prenait bien garde de jamais déranger... Ah ! bon, voilà maintenant qui était clair ! En un instant grand'mère recouvrait par enchantement toute sa science de la lecture; et avec une lenteur révérencieuse, tenant le livre serré avec ses deux pouces rapprochés, elle épelait le texte sacré. Je la vois encore dans le

banc avec mes yeux de douze ans. Sous l'effort visible, les plis de son front se creusaient; mais sa figure de vieille s'illuminait délicieusement. Elle apparaissait grande et belle. On comprenait qu'elle avait conscience d'accomplir un rite sacré, de continuer une tradition. Oui, de prononcer là ces syllabes mystérieuses, là, dans le banc de famille, à la place même où tous les ancêtres avaient prié, de remuer les pages du livre qui gardaient imprimées les traces de tous ces rudes pouces de bûcherons et de faucilleurs, donnait à la chère vieille l'illusion de continuer une prière ininterrompue et de sentir battre son cœur au rythme des anciens. Puis, pour cette vieille femme de vie si laborieuse, depuis cinquante ans toujours attelée, comme elle disait, « des étoiles aux étoiles », ces minutes passées dans l'église opéraient un vrai redressement de l'âme et du corps. Pendant qu'elle s'en allait, traînant ses yeux sur les lignes, bégayant la parole divine, le Bon Dieu, c'est sûr, le Bon Dieu qui est si bon, jetait sous son cerveau de vieille paysanne ingénue, les clartés douces et profondes qu'il réserve aux petits et aux simples.

Oui, voilà bien tout ce qui s'envolait des pages du vieux livre de messe, pendant qu'elles remuaient doucement dans le banc de famille, le dimanche. Étonnez-vous après cela que grand'-mère tînt son livre étroitement pressé contre sa poitrine, ainsi qu'un ciboire, pendant qu'elle s'en revenait de la grand'messe, dans le babil des oiseaux et des abeilles, le long des routes bordées

de champs de blé et de longues talles de trèfle d'odeur.

Hélas! un jour vint où la vieille grand'maman ne parut plus avec son livre dans le banc de famille. Pendant longtemps notre mère et notre grand'-mère s'étaient partagé la tâche de garder, le dimanche, pour faire le *train*. Quand elle devint incapable de se rendre à l'église, *rapport* à ses jambes qui refusaient de la porter, grand'mère fut bien obligée de *garder* toujours. Oh ! ces dimanches passés à la maison sous le règne de grand'mère, parlons-en si vous voulez. J'en passai plusieurs à l'âge de huit ans, à la suite d'une diphtérie qui m'encabana pour longtemps. Quelle discipline, mes amis, que celle de grand'-mère ces jours-là ! Défense de faire le moindre bruit à cause du Bon Dieu qui nous entendrait. Le croiriez-vous ? nous ne pouvions jouer ni au cheval fendu, ni à la queue du loup, ni même — ce qui nous paraissait d'un scrupule vraiment intolérable—faire voir aux plus petits la lune de Paris. Et pourtant, c'est si amusant et si peu bruyant ! Connaissez-vous ce jeu ? C'est une *essaye* qu'on ne fait généralement qu'une fois dans sa vie. Pour voir la lune de Paris, vous vous couchez par terre tout de votre long, sur le dos. On vous jette sur la tête un capot; puis, on dresse la manche et vous regardez par la manche — Vous voyez d'abord passer, comme un éclair, le fond luisant d'un gobelet; puis, l'instant d'après, vous vous relevez dans le temps de le dire avec quelque chose de mouillé dans la

figure... Ce n'est pas plus malin que cela. Eh ! bien, notre austère grand'mère ne permettait même pas qu'on montrât, le dimanche, la lune de Paris.

Un seul amusement nous était permis : dire la messe. Mais voici : pour dire la messe, il faut un missel. Or donc, pour ce grave office, il était permis d'aller ouvrir, dans la grand'chambre, le deuxième tiroir de la commode. Ce privilège me revenait. On avait toujours dit dans la maison que je ferais un prêtre. Pour toucher le livre de messe de grand'mère il fallait des mains sacerdotales.

Et la messe commençait après que mon petit frère avait revêtu ses habits sacerdotaux, qu'on lui avait apporté sa barrette de carton et son calice de bois. Voulez-vous faire connaissance avec la liturgie de mon petit frère ? C'était quelque chose d'assez original. D'abord, il consacrait à sec, et plusieurs fois si je me souviens bien. D'ailleurs, la messe consistait surtout en génuflexions, en multiples élévations de mains, en bouts de préface, en *Dominus vobiscum*, vagues ariettes rapportées de l'église et où passait jusqu'au ton nasillard de Monsieur le Curé, ce ton-là aussi faisant partie de la liturgie de mon petit frère. Moi, je servais, et surtout je guettais à la fenêtre. Car, voyez-vous, grand'mère faisait tout une cérémonie au moment du *sanctus* à l'église. Et par-dessus le marché, ne s'était-elle pas mis en tête qu'il fallait absolument tomber à genoux *quand et quand* monsieur

le curé et *quand et quand* le monde? Il fallait donc guetter les cloches dans le clocher; et c'est qu'il fallait commencer de bonne heure, allez. A peine le tinton venait-il de sonner, que le guetteur devait se mettre au poste. « Mais grand'-mère, disions-nous, nous avons bien le temps, il y a encore des voitures qui s'en viennent au village. » — « Fiez-vous-y pas, mes enfants, répondait la vieille, fiez-vous-y pas; la messe, voyez-vous, il y a toujours des lambins qui aiment à en rogner un bout. » — A la fin, lassés, à bout de patience, je ne jurerais pas que nous ne trichions un peu la grand'mère, en hiver particulièrement, alors que la porte et les fenêtres fermées, et le *tambour*, rendaient la maison trop sourde pour qu'on entendît le son des cloches. De plus, ces cloches de clocher d'église, avez-vous remarqué comme à la longue, à force de les regarder là-bas, pas plus grosses qu'un oiseau dans leur cage, avez-vous remarqué comme elles vous font pleurer? Pour le guetteur de grand'-mère, était-ce pur *adon?* quand les larmes partaient, les cloches partaient. — « Grand'mère, elles branlent ! » C'était le signal. Vite grand'-mère allait prendre son livre sur l'autel du petit frère, un battement de mains, tout le monde à genoux. La cérémonie commençait.

Vous décrirai-je la scène? Elle était belle, ce me semble, à tenter le pinceau d'un primitif. Voyez plutôt : un intérieur très simple, rustique; le vent qui chante dans la cheminée avec des ronflements d'orgue; le poêle d'où s'élèvent des

spirales d'encensoir; à travers la fenêtre, au loin, le clocher de l'église avec ses cloches branlantes; puis là, près de son autel, le petit frère à genoux, dans sa jaquette toute blanche qui lui sert d'aube, avec sa chasuble très large en belle *tapisserie* dorée; près de lui, deux plus petits assis sur leurs talons, pour faire un peu comme les autres, et qui regardent avec de grands yeux, grand'mère à genoux, elle aussi, toute droite, son livre à la main, les pouces collés aux pages et qui prononce lentement, avec solennité, les paroles sacrées : « Saint... saint... saint... est le Dieu... des armées... Hosanna au plus... haut... des cieux ! » — Et la voix tremblante de l'aïeule, dans la pièce où flotte une atmosphère de sanctuaire, résonne grave et pieuse comme celle d'un prêtre. A la fin, gagnés par l'émotion, nous courbions la tête, nous fermions les yeux, et dans nos imaginations d'enfants repassaient alors les spectacles de l'église lointaine. C'étaient toutes nos visions de Noël qui nous revenaient pleines d'encens et d'harmonies, de lueurs de cierge, de frôlements d'ailes mystérieuses, de scintillements d'étoiles sous nos paupières. Oh ! ces messes du chez nous, messes de ma première enfance qui m'ont fait si doucement pleurer, doux souvenirs que me ramène ce soir le vieux livre de messe de ma grand'mère !...

Et dire que je l'avais presque oubliée, la chère et sainte relique ! C'est pourtant moi qui en ai été constitué l'héritier et qui tiens la donation de grand'mère en personne, s'il vous plaît.

Un jour, hélas, la pauvre vieille dut prendre le lit pour la dernière fois. On se disait, dans la maison et dans la parenté : « Elle s'en va, la grand'mère, elle s'en va ! » Il lui arrivait même, vieille comme elle était, d'en *écarter* de temps en temps, de n'avoir plus tout son esprit à elle. En cas d'une mortalité prochaine, je me souviens, on lui avait donné le lit de la grand'chambre. Il y faisait plus clair. Tous les soirs, si grand'-maman avait eu encore les yeux de son jeune temps, elle aurait pu voir le soleil se coucher entre les pagées de clôtures, sur les grands champs de blé, témoins tant de fois de ses exploits de faucilleuse. Seulement un grand voile s'était baissé sur sa vue. « Je vois tout en deuil », disait-elle. Dans cette détresse cependant, elle ne voulut point se séparer de son cher livre de messe. Elle tenait à l'avoir *au ras* elle. Il fallut le lui donner. A certains moments elle trouvait la force de s'asseoir dans son lit; et là, très droite comme à l'église, ou comme à la messe du dimanche à la maison, elle croyait lire. Hélas ! pauvre grand'maman, son livre, elle le tenait maintenant tête-bêche, bien plus souvent qu'à l'église, mais toujours avec ses pouces rapprochés et sa même illumination de figure. Et cela, je vous assure, faisait un spectacle d'une grandeur impressionnante que la vision de cette aïeule nonagénaire, si blanche dans ses vêtements de mourante, les yeux clos, les lèvres glacées, et qui jetait ainsi dans la grand'chambre des syllabes étouffées, des sons inarticulés, à cause

qu'elle voulait continuer jusqu'au bout, sans l'interrompre, la prière des anciens. Les voisins et la parenté qui venaient la voir ainsi dans la porte, se disaient d'abord : « Pauvre vieille, que ça fait pitié ! » — Mais tout de suite ils ajoutaient : « Comme elle est belle ! »

A la fin, alors qu'elle *déclinait* visiblement, elle se mit à distribuer ses plus chers souvenirs. A notre mère elle légua ses lettres d'amour, dans la petite boîte de carton vert. Puis, elle m'appela, sa main toute tremblante se posa sur ma tête pour une suprême bénédiction; elle prit ensuite son livre, son cher vieux livre; une dernière fois elle baisa avec effusion ses images de saint Michel et de la Bonne sainte Anne; ses doigts enroulèrent tant bien que mal le cordon noir autour de la reliure en mérinos, puis, déposant l'héritage entre mes mains : « Tiens, me dit-elle, tu seras prêtre, toi, ce sera ton bréviaire ! »...

Ah ! grand'mère, de votre livre de messe, je m'en accuse, je n'ai point fait mon bréviaire, pour plusieurs raisons; la moindre n'est peut-être pas que votre livre, chère vieille, n'est rien moins qu'un bréviaire. Mais mon héritage, soyez-en sûre, je le conserve avec piété; votre pieux livre, je le garde comme un témoin, le témoin de votre passé, ô race de rudes laboureurs qui saviez travailler et prier, ô lignée d'aïeules douces et fortes, qui, des mêmes mains pieuses, saviez pétrir nos âmes d'enfants et le bon pain de famille. Ce soir, grand'mère, à baiser après vous vos

chères images de saint Michel et de la Bonne sainte Anne, à mettre mes mains où se sont mises tant de fois vos mains de vieille faucilleuse, à remuer ces pages que vous avez remuées, et d'où s'envolait votre prière naïve, je sens, moi aussi, la douceur de laisser battre mon cœur au rythme des anciens. Et je vous dis : ô ma grand'maman, soyez bien tranquille là-haut, votre petit-fils va reprendre et continuer après vous la prière des ancêtres.

L'herbe écartante

"C'était le brave chien qui, sans façon léchait son jeune maître" (p. 115)

L'herbe écartante

L'herbe écartante, disons-le tout de suite pour le compte des ignorants, ce n'est pas du tout le *tabac du diable.* Vous connaissez, n'est-ce pas? *cette grande herbage* aux feuilles larges et velues, à la fleur couleur de souffre, qui pousse dans la terre grasse, en arrière des *bâtiments* et qu'on trouve un de ces beaux matins coupée au ras la terre, moissonnée par le diable pendant la nuit. Non, l'herbe écartante n'est pas le *tabac du diable.*

L'herbe écartante serait-ce alors *l'herbe à crapaud,* cette plante à tige plus courte que le tabac du diable, qui croît sur les levées de fossé, et dont le grain, quand il est mûr, ressemble à s'y tromper au grain de blé noir? C'est en mastiquant ces grains noirs — je n'ai pas à vous l'apprendre, sans doute, — que le crapaud refait la provision de son *levain,* ce *levain* terrible, vrai poison mortel, quand le crapaud le vomit en colère. Non, l'herbe écartante n'est pas *l'herbe à crapaud.*

L'herbe écartante serait-ce enfin *l'herbe à puce?* vous savez la petite herbe traîtresse qui se cache dans le mil, dans les fraises, sous l'ombre des framboisiers ou des cerisiers pour mieux surprendre les jambes des enfants qui vont nu-pieds, herbe où nous avons pris dans notre bas âge des démangeaisons qui nous cuisent encore et dont on ne se guérissait — vous en souvenez-

vous ? — qu'en arrachant un pied de l'herbe maudite pour le faire sécher au soleil pendant neuf jours ?

Non, l'herbe écartante, ce n'est ni l'*herbe à puce*, ni l'*herbe à crapaud*, ni le *tabac du diable*. Mais qu'est-ce donc alors, me demandez-vous ? Vous ne savez pas ?... Eh bien, moi non plus. L'herbe écartante... Mon Dieu !... c'est... l'herbe écartante. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle existe, ou du moins qu'elle existait encore, il y a vingt-cinq ou trente ans, au temps de ma grand'mère.

Ma grand'mère qui avait vu des feux-follets, presque vu des loups-garous et qui possédait une botanique à elle toute seule, connaissait bien, je vous assure, l'herbe terrible. Quand nous partions pour le bois, aux framboises ou aux mûres, elle manquait rarement de nous faire entendre cet avertissement solennel : « Surtout, les enfants, prenez bien garde de *piler* sur l'herbe écartante. » Et rien que ce mot mystérieux, vous l'avouerai-je ? nous gâtait par avance la joie de nos plus belles excursions. Nous nous rappelions avec des frissons dans le dos, les histoires que grand'mère nous avait racontées là-dessus, pendant qu'un écheveau tendu entre les deux poignets nous lui prêtions nos bras en guise de dévidoir et que la bonne vieille roulait ses pelotons de laine. Et je n'ai pas besoin de vous le dire, c'étaient des histoires vraies, des histoires arrivées. Une fois c'était le vieux Lucien Grichon — vous avez dû en entendre parler dans

le temps — un vieux chasseur qui connaissait tous les arbres du bois par leur nom, qui aurait pu s'en aller, les yeux fermés, depuis le petit rigolet d'en bas jusqu'à la Grande-Pointe du trécarré. Eh bien ! un jour que le vieux avait *pilé* sur l'herbe écartante, il se mêla si bien dans son chemin qu'il resta deux jours dans le bois, *écarté*, incapable de se retrouver. Un favori de l'aventure, ce fut surtout le père Gilbert Landrault. Le père Gilbert, faut bien le dire, ne passait pas pour « cracher dedans ». Il prenait « quelque chose », pour se consoler, disait-il, de la mort de sa défunte femme. Y avait-il, entre ce « quelque chose » et l'herbe écartante, des rapports mystérieux, secrets ?... Toujours est-il qu'en ces cas-là, l'herbe satanée se jouait sûrement de son homme avec une plus grande méchanceté.

Aussitôt qu'on avait mis le pied sur l'herbe écartante, racontait grand'mère — et si l'on était nu-pieds, l'herbe, cela va sans dire, agissait d'une façon plus foudroyante — on éprouvait un vague malaise, la tête devenait lourde, puis venait le mal de cœur suivi de vomissements. « Absolument le mal, disait la vieille, que le Bon Dieu envoie, pour les punir, aux petits garnements qui fument à la cachette de leurs parents. » Mais ce n'était pas tout. Bientôt, autour de vous, les arbres se mettaient à tourner et à danser, comme une troupe de sorciers. Et vous-même tourniez aussi, avançant, reculant, à gauche, à droite, pour en fin de compte aboutir toujours au même

point. Alors le malheureux tombait par terre, pris d'une subite *endormitoire*, mais d'une *endormitoire* à part, pesante comme une ivresse. Et le lendemain et quelquefois même le surlendemain — ça s'était vu — on se relevait les cheveux tout cotonnés, nattés eût-on dit par les lutins, avec des douleurs dans tous les membres comme un quelqu'un qui aurait couché sur les ravalements. Et c'est qu'il n'y avait guère d'échappatoire à l'herbe écartante. Le feu-follet, le loup-garou, à la rigueur, on peut se sauver de ça. Pour le feu-follet, par exemple, c'est simple comme bonjour. Il n'y a qu'à planter son couteau de poche sur un pieu de clôture; et pendant que le feu-follet vient faire la ronde autour du couteau, vous en profitez pour décamper. Pour ce qui est du loup-garou, vous foncez bravement dessus, vous tâchez de lui faire une blessure avec une pierre ou votre couteau, et si le sang part, dans le temps de le dire vous le *délivrez*. C'est ainsi que notre grand'père en avait délivré un, un soir d'hiver, dans le haut de la côte Saint-François. Mais quand on était pris par l'herbe écartante, impossible de s'en *démancher*. On était pris, ce qui s'appelle pris, et coûte que coûte il fallait faire son temps. Voilà ce que racontait grand'mère.

Or je crois bien, mes amis, qu'une fois dans ma vie, m'arriva l'aventure de l'herbe écartante. Oyez plutôt.

Un soir, au retour de l'école, chez nous m'envoyèrent comme de coutume *cri* les vaches,

sur l'autre terre, au bout du rang. C'était vers la fin de septembre. Ma grande sœur m'avait dit en me remettant une belle beurrée de pain tout chaud : « Dépêche-toi, n'est-ce pas! » Entre nous, je crois un peu que la chère sœur attendait son cavalier ce soir-là. Car j'avais remarqué qu'en ces circonstances, désireuse de *tirer* les vaches plus de bonne heure, elle mettait sur ma *beurrée* une louable couche de confiture. Seulement, la maman m'avait donné à porter chez les Campeau un panier de viande fraîche, vu que la veille nous avions fait boucherie. Or le panier était lourd. Il y avait là-dedans, s'il vous plaît, une mi-côtelette, un *paleron*, et un bout de boudin pour chaque membre de la famille. Je partis donc plutôt lentement. Et même, à une courbe du chemin du roi, quand j'eus perdu de vue la maison, je m'assis sans façon sur le bord de la rivière pour me reposer d'abord, et ensuite — devinez quoi ? — pour compter les bouts de boudin. Maman m'avait bien dit qu'il y en avait six. Mais, je ne sais pas, quelque chose me disait qu'il y en avait plus que six. Et, si par hasard il s'en trouvait un septième, vous comprenez ?... Or, mes amis, il se trouva qu'il y en avait un septième. Je vous en fais donc ma confession sans détours : il y a tel cenellier au bord de la route, de l'autre côté de chez les Saint-Denis, où je ne passe jamais, même après trente ans, sans que me revienne sous la langue je ne sais quelle saveur lointaine de boudin frais.

Mais il fallait se hâter. Donc le temps d'entrer chez les Campeau et d'en ressortir avec un « merci ben des fois et ben des respects à chez vous »; le temps de ramasser quelques cenelles par-ci par-là, de *garrocher* quelques pierres aux *voliers* d'étourneaux qui s'en retournaient vers les pays chauds et j'arrivai sur l'autre terre. Je prêtai l'oreille. Une rumeur de cloche lointaine m'arriva. Les vaches comme toujours se trouvaient dans le bois du trécarré... En route donc pour le trécarré !

Chemin faisant toutefois, j'assaisonnai encore mon bout de boudin de quatre ou cinq pommes ramassées sous des sauvageons, de quelques noix longues que j'écrasai entre deux pierres; j'y ajoutai même des alizes qui commençaient à étaler leurs grappes noires sur les feuilles jaunes et rouges de la bordure du bois. Hélas ! mon malheur voulut aussi que j'en vinsse à passer près d'un frêne qu'avait escaladé une vigne sauvage. Et là-haut, presque au faîte de l'arbre, j'apercevais encore un étourneau et une grive attardés qui se régalaient de raisin à qui mieux mieux. C'était trop fort. « J'y grimpe », me dis-je. Aussitôt dit, aussitôt fait. Oh ! grimper, quelle volupté bien enfantine ! On est petit, on veut se hausser, on veut voir. A peine le marmot est-il sorti du ber et commence-t-il à faire usage de ses jambes, qu'il se met à grimper. Que de fois nos mères désolées n'ont-elles pas dit à la voisine ou à la marraine en visite : « Ah ! les enfants *tannants !* c'est *grimpigneux*

que ça *grimpigne* partout. » Nous *grimpignions* en effet un peu partout : dans le faîte des granges pour faire le plongeon dans les tasseries, dans les arbres pour dénicher les oiseaux et nous casser le nez. Nous *grimpignions* surtout dans les pommiers et les pruniers à l'époque des fruits verts. Le goût des fruits verts et le goût de grimper, voilà deux passions qui vont bien ensemble ! Bon Dieu ! que nous en avons mangé de ces petites prunes vertes et de ces petites pommes vertes malgré les menaces d'indigestions formidables par lesquelles nos mères prudentes s'efforçaient de nous terrifier !

Ce soir-là, c'était encore plus haut que de coutume. Et puis, à quoi bon me presser ? J'entendais là, à quelques arpents à peine, les tintements réguliers de la cloche que la *Blanche* faisait résonner avec chaque gueulée d'herbe. Les vaches devaient donc s'en revenir. Car, chez nous, quand les vaches revenaient du champ ou quand les vaches s'en allaient au champ, c'était toujours la *Blanche* qui marchait par devant; puis après la première venait la seconde, et après la seconde venait la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la *Noironne* qui fermait la marche. Donc, puisque la *Blanche* s'en revenait, il n'y *avait pas de soin;* je pouvais manger mon raisin et la grande sœur pouvait prendre patience.

Du faîte de mon frêne et entre les feuilles vertes de la vigne, je découvrais du reste un spectacle fascinateur pour mes yeux d'enfant.

Le soleil se couchait au fin fond du bois; et la tête de la forêt jaunie par les premières gelées, rayonnait comme un grand champ d'épis. De longs rayons dorés filtraient aussi dans les champs à travers les perches de cèdre des clôtures de travers. Partout, sur les terres voisines les troupeaux descendaient du haut des pâturages et se saluaient d'un bord à l'autre avec de longs beuglements. Rien ne me plaisait plus à cet âge-là que la mélancolie des chaumes à l'automne, le désert des champs vidés de leur moisson, où planent les mille et un souvenirs du temps de la récolte et du temps de la fenaison. C'était là, sous ce poirier sauvage, que nous avions dîné tout le temps que nous avions fauché et rentré la grande pièce des coteaux. Un peu plus loin, à un renflement de la terre grise, je reconnaissais la tombe de notre vieux Brunaud, un vieux cheval de vingt-cinq ans, parent de la Grise, qui mourut subitement au champ d'honneur, un après-midi de fort soleil que mon frère râtelait au grand râteau une pièce de trèfle rouge. De mon *juchois*, je voyais encore flotter, mais bien fanée, la branche de merisier que nous, les enfants, avions plantée en guise de mausolée sur la tombe du vieux serviteur. Un peu plus près, j'apercevais au bord du coteau des framboises, toute une bordure de cerisiers. C'était là qu'un midi, les hommes appuyés sur leurs fourches et le père sur un râteau de sa moissonneuse, nous avions récité l'angelus. Ce jour-là le vent de l'ouest nous apportait distinctement les vibra-

tions de la cloche sainte qu'accompagnait auprès de nous la chanson des grillons et des cigales, pendant que, par-dessus la ligne des cerisiers, le clocher de l'église coupé par le milieu apparaissait, dans le rideau mouvant du feuillage, comme une croix d'argent suspendue dans les airs.

Cependant le soleil là-bas descendait toujours. « Vite, dégringolons », me dis-je. Et le remords de la désobéissance m'envahit avec l'appréhension d'un châtiment. En quelques bonds, j'eus atteint la lisière du bois. Les mains fermées en porte-voix, j'appelai : « Ya, ya-t'en *la Blanche?* » Pas un son de cloche, pas un bruit. De la forêt ne me venait qu'une forte odeur encore accrue par la tombée du serein, une odeur de feuilles séchées et de bois pourri avec une pointe de résine et un âcre arome de fougère. Dans le bois il faisait déjà très noir. Et soudain une folle terreur m'étreignit : je venais de penser à l'herbe écartante !... Et ces symptômes, ce malaise que j'éprouvais, n'étaient-ce pas les effets de l'herbe terrible ! Je me sentais la tête lourde, le cœur mal en train, des accès de vomissements. Devant moi les arbres dansaient, dansaient : on eût dit une ronde infernale. Et tout cela s'accompagnait pour moi de nausées étranges où se mêlaient des réminiscences de boudin, de pommes-sauvageons, de cenelles, de noix-longues, d'alizes et de raisin sauvage. J'avais beau chercher mon chemin, impossible d'avancer. Je me croyais pourtant bien à la

baie des Ormes; mais ces érables, ces pierres, ces herbes, cette clôture, tout cela appartenait plutôt à la Grande-Pointe. Je tombai à quelques pas, presque ivre-mort, avec une sueur froide. Je n'eus que le temps de voir la première étoile scintiller en fusée à travers les larmes de mes cils; je crus entendre vaguement dans le lointain un sabbat de corbeaux en train de se percher, plus près de moi des chants de grillons sous l'herbe et le bonsoir narquois d'un bois-pourri. Puis ce fut le grand silence, l'immobilité absolue. L'herbe écartante avait consommé son œuvre.

Pendant ce temps-là, vous pensez bien, l'alarme grandissait de minute en minute à la maison. La grande sœur surtout allait et venait, regardait inquiète, et du côté du village et du côté du bois et se disant : « Qu'est-ce qu'il fait encore le petit bonjour ? » Ma grand'mère se montrait encore plus anxieuse. La pauvre vieille ne se méprenait pas sur les causes de ce retard. Mais pour ne pas effrayer notre mère outre mesure, elle se contentait de dire : « Pourvu qu'un malheur ne soit pas arrivé. » Dès que les hommes rentrèrent pour souper, grand'mère en quelques mots les mit au courant de la situation. Le grand frère fut dépêché en toute hâte vers le bois, accompagné de Criquet, un vieil épagneul.

Là-bas, dans le bois de la baie des Ormes, c'était le grand calme de la nature et de la nuit. Les étoiles avaient mis des essaims de

lucioles, eût-on dit, dans la chevelure de la forêt. Les arbres ne dansaient plus, les corbeaux s'étaient tus; les grillons chantaient plus bas pour ne pas éveiller le dormeur; seul, le bois-pourri qui s'était rapproché, continuait son monotone bonsoir, pendant que l'air se parfumait toujours des senteurs des feuilles séchées et d'un arome de résine et de fougère.

Criquet, le museau collé à terre, eut vite fait de trouver la piste. Bientôt le dormeur remua : quelque chose d'humide et de poilu lui passait dans la figure. C'était le brave chien qui, sans façon, léchait son jeune maître et le caressait de force coups de queue. Le dormeur ouvrit les yeux. Vaguement il reconnut l'épagneul et le grand frère. En même temps un tintement de cloche lui entra dans les oreilles : c'était la *Blanche* qui s'en revenait du champ, marchant par devant, suivie de la seconde et la seconde suivie de la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la *Noironne* qui fermait la marche. Le grand frère, lui, questionnait et questionnait comme un juge d'instruction. Mais impossible de tirer la moindre réponse du dormeur. L'*endormitoire* le tenait et il s'en revint à la maison en chambranlant tout le long de la route, porté même à certains bouts par le grand frère.

A la maison, les questions recommencèrent de plus belle, mais sans plus de succès. La grand'-mère plus avisée s'approcha du dormeur et lui enleva ses souliers. Elle les examina avec anxiété. Entre les rangs de cuir de la semelle,

elle aperçut soudain... devinez ? — le brin d'une herbe toute simple et qu'à sa tige un peu forte et aux feuilles ovales teintées de brun, un ignorant, sans doute, eut prise pour un vulgaire trèfle rouge. Mais la grand'mère ne fit ni un ni deux. — La tête de la pauvre vieille chavirait déjà. — D'un tour de main elle fit voler le rond du poêle et vlan ! C'était de l'herbe écartante !

Quand vous irez au bois, les amis, prenez bien garde de *piler* là-dessus.

En tricotant

"Les grand'mères dorment quelquefois en tricotant," (p. 124)

En tricotant

Vous ai-je dit que dans les derniers jours de sa vie grand'maman ne faisait guère que des tricotages? « Mon Dieu ! il faut bien que je fasse quelque chose, disait-elle; je n'ai plus de bonnes que les mains. » Quand je la cherche dans mes vieux souvenirs, elle me revient le plus souvent dans son attitude d'infatigable tricoteuse. La voyez-vous assise dans sa berceuse, près de la grande armoire, dans un coin pour n'être une nuisance à personne? Elle porte toujours son bonnet blanc bien serré sur les tempes, et ces tempes se font si blanches qu'on ne sait plus si les cheveux et la broderie de la coiffure ne sont pas la même chose. C'est la gloire des grand'mamans de porter le nimbe de la blancheur vénérable en attendant l'autre, le nimbe doré qui vient du Bon Dieu.

A certains moments, grand'mère se tournait du côté de la fenêtre, à sa droite. Elle avait là, en suivant le ruban gris du chemin du roi, un paysage qui ne lui apportait plus, hélas ! que de la nostalgie. Elle y voyait la croix du rang, la croix des mois de Marie passés pour ne plus revenir, et là-bas, tout à fait dans le fond, le village lointain avec l'église au clocher rouillé, l'église du banc de famille où la pauvre vieille n'allait plus prier. Alors le visage de grand'-mère s'assombrissait; elle se mettait à *jongler*.

Ses yeux paraissaient grands ouverts, fixés sur une vision obsédante. Et pourtant non, ils ne regardaient pas. Quand les vieux se mettent à *jongler*, — faut-il vous le dire ? — c'est au-dedans d'eux-mêmes qu'ils regardent toujours et qu'ils lisent. Là, un vieux livre aux pages jaunies, écrites et oubliées depuis longtemps, s'ouvre de soi-même aux heures de *jonglerie*. Et les vieux, sans lunettes et sans savoir lire, y peuvent repasser l'histoire de toute leur vie et surtout de leur enfance lointaine. Dans ce vieux livre, il y a des enluminures, des gravures, des pages en musique : tout ce qui peut ramener le passé avec sa couleur et sa chanson inexprimable... Grand'mère lisait ainsi de longues heures, la vue fixe. « Je repasse l'ancien temps,» disait-elle. Et pendant ces heures-là, les doigts de l'aïeule continuaient leur besogne monotone. Les broches luisantes se croisaient; le brin de laine s'enroulait de lui-même, et, d'une broche dans l'autre, les mailles se vidaient et se poursuivaient... Il y avait si longtemps que les doigts de grand'maman savaient tout cela par cœur !

En tricotant les grand'mères *jonglent* quelquefois.

* * *

Les grand'mères sourient quelquefois en tricotant.

Grand'maman ne savait plus rire. Trop de labeurs et trop de deuils avaient désappris la joie à son âme et le rire à ses lèvres. Elle garda cependant jusqu'à la fin, la puissance d'un sou-

rire étrangement doux sur cette vieille figure fanée et souffrante. Quand nous, les enfants, voyions la figure de grand'mère s'égayer ainsi et se dorer d'un rayon de joie, vite nous courions à elle. Nous pensions tout de suite à quelque chose d'amusant, une histoire du vieux temps, un conte de fée qui revenait sans doute à la mémoire de grand'maman, et qu'il serait si drôle de lui entendre raconter une fois de plus : par exemple, l'histoire du *Petit Chaperon rouge* revue et refondue, et où la grand'maman du *Petit Chaperon*, au lieu de révéler à Monsieur le Loup le secret de la chevillette et de la bobinette, vous lui prend bellement la patte dans l'entre-bâillement de la porte... « Grand'mère, qu'avez-vous à rire comme ça ? » — « Je ne ris pas, mes enfants, je ne ris plus, » répondait-elle invariablement. Et nous apprenions plutôt des choses attendrissantes. Si grand'mère souriait ainsi en tricotant, ce n'est pas qu'elle songeât à des contes; c'est qu'elle lisait encore dans son vieux livre de souvenirs. Elle nous racontait que ces mailles de laine lui rappelaient d'autres bas, des petits bas de laine rose tricotés pour les bébés lointains. Grand'maman ne s'appelait alors que maman tout court. Dans ce temps-là, elle tricotait toujours un pied sur l'un des berceaux du ber en dodichant le dernier :

Dodo, dodo
Ferme, ferme tes beaux yeux;
Dodo, dodo
Ferme, ferme tous les deux.

— Ah ! qui me le rechantera ce quatrain naïf qui nous a tous endormis ? — Et la maman se hâtait à son travail, faisant passer dans la laine pour que les petits bas fussent chauds, toute la chaleur de ses doigts et de son cœur. Elle se revoyait faisant des risettes par-dessus son tricotage. Ce tricotage, elle l'élevait au bout de ses bras, l'étalait aux yeux de bébé, et, du fond du ber—elle les voyait encore—des petites mains et des petits bras potelés s'allongeaient vers la vision toute rose, et dans l'oreiller blanc, une frimousse d'enfant s'agitait et souriait. Et grand'mère, reprise par cette apparition lointaine de bonheur, souriait aussi douloureusement.

En tricotant les grand'mères sourient quelquefois.

* * *

Les grand'mères pleurent quelquefois en tricotant.

A certains moments les doigts de grand'mère s'arrêtaient brusquement; le fil restait enroulé au bout de l'index; les yeux de l'aïeule fixaient l'œil rouge du poêle tout près d'elle, et, à la vue du bois qui se plaint et qui pleure, grand'mère devenait très triste et elle aussi se mettait à pleurer. Elle pleurait parce qu'à certains jours — son vieux livre le lui disait encore — les petits bas de laine rose elle avait dû les changer, hélas ! pour des blancs, ceux que les bébés emportent au paradis en passant par le cimetière. Mais ce tricotage lui-même, n'est-ce pas une image de la vie avec ses illusions si tôt comprimées, ses tristesses et son brusque

dénouement? La vie, on la commence plutôt large; puis elle va se rétrécissant; les mailles se chassent les unes les autres; un jour la dernière broche se retire; le fil casse, c'est fini. Grand'-mère pleure parce que cette paire de bas noirs qu'elle tient à la main, lui en rappelle une autre de même couleur qu'elle tricotait autrefois pour son homme, son homme parti travailler au loin dans les États. C'était le temps de la force joyeuse, le temps de la vigoureuse santé où l'on a l'air de dire au malheur ou à la maladie : viens si tu veux ! C'était le temps des vastes espérances, où pour les petits qui venaient dru, chacun des deux faisait joyeusement sa journée double. Grand'mère rêvait d'avenir, des fils qui allaient grandir... Cependant, cette fois-là, le fil s'était cassé souvent. Grand'mère n'y comprenait rien. Était-ce un *avertissement?* Hélas ! hélas ! la paire de bas noirs tricotés à l'heure des grandes espérances n'a pas réchauffé les pieds d'un vivant : elle est allée s'user dans l'autre monde.

En tricotant les grand'mères pleurent quelquefois.

* * *

Les grand'mères prient quelquefois en tricotant.

Voyez : grand mère vient de sécher ses larmes. Elle regarde vers le crucifix noir de la cheminée; ses lèvres remuent, elle prie. Ces vieux qui n'ont plus qu'un pas à faire pour rejoindre le Bon Dieu, reçoivent presque le don de sa présence sensible et ils se constituent la

prière vivante de la maison. Avec le cercle de la famille, voyez-vous, s'est agrandi aussi pour les vieux parents le cercle des inquiétudes et des soucis. Puis, ces mailles de laine, c'est comme les grains d'un rosaire. Et les lèvres des vieux prennent si bien d'elles-mêmes le tremblement de la prière !... Grand'mère priait beaucoup pour les âmes du purgatoire. Quand nous récitions en famille la prière du soir, elle avait une manière de dire : « Prions pour les *pauvres* âmes ! » qui faisait comprendre que de ce côté-là désormais, s'en allaient ses meilleures affections. Il n'y a pas à dire, à son âge, les amis et la parenté vous les trouvez bien plus dans l'autre monde qu'en celui-ci... « Il faut prier aussi, disait grand'mère, pour ceux qu'on va laisser, pour vos parents, mes enfants, qui travaillent si dur et que cela fait blanchir; il faut prier pour les enfants afin qu'ils ne dérogent point et pour que le Bon Dieu vienne chercher dans la famille des religieuses et des prêtres. Il y a aussi tant de malheurs qui peuvent arriver. Il y a la grêle, les sècheresses, les grands abats de pluie; il y a le feu, la maladie qui mettent si vite dans le chemin. Mais surtout, ajoutait-elle, ô mes pauvres petits, il y a le péché, le péché des enfants qui n'ont pas encore fait leur première communion et qui déjà font pleurer leur mère et le petit Jésus ! »...

En tricotant les grand'mères prient quelquefois.

* * *

Les grand'mères dorment quelquefois en tricotant.

Il est tard dans la nuit. Les doigts de grand'mère qui vont depuis le matin, vont encore, vont toujours. Contre son habitude, elle est restée seule après le départ de tous pour le sommeil, et elle tricote encore. La lampe baisse. Sur le mur — seraient-ce les lutins qui se moquent ? — il y a de grands doigts qui s'agitent et gambadent comme ceux de grand' mère et qui font des simagrées. A certains moments la tête de la pauvre vieille tombe en avant lourdement. Grand'mère *cogne des clous*. C'est le labeur de sa journée, le labeur de la longue journée de toute sa vie qui pèse sur sa tête blanche et l'incline. Les yeux se ferment, mais les doigts infatigables vont encore, vont toujours. Toutes seules les broches luisantes continuent de se croiser, les mailles de se nouer. Puis, le mouvement devient plus lent... une maille encore; une autre; puis... plus rien. Les mains s'affaissent sur les genoux, la tête sur la poitrine. C'est fini. L'œil rouge du poêle se ferme pour dormir. Dans la pièce on n'entend plus que le ronflement du vent et le ronronnement du chat. Et là, sur le mur où les lutins se sont évanouis, il n'y a plus que le profil d'une aïeule penchée dans une attitude de prière, sur des mains jointes et des broches en croix !

Chut ! En tricotant les grand'mères dorment quelquefois.

Le dernier voyage

"Je fermai lentement les grandes portes de frêne." (p. 138)

Le dernier voyage

Le père avait dit en se mettant à table : « Les enfants, on va faire comme les Récollets; on va bien manger, puis on va s'embarquer. Vous savez, les Campeau en ont pas pour bien long. Il faut rentrer notre dernier voyage avant la tombée de la nuit. » Et ce midi-là nous étions partis pour l'autre terre, au grand trot des chevaux, appuyés sur nos manches de fourche, dans le tric-trac des échelettes et des berceaux de nos charrettes à foin.

Le dernier voyage ! mots très simples que ceux-là ! Et cependant comme ils éveillent des sentiments mêlés dans l'âme de nos gens ! Ce voyage, ils sont contents de le rentrer dans la grange. Avec lui, c'est la fin des grandes journées au soleil qui *plombe*, la fin des durs travaux de l'été, qui se prolongent parfois jusqu'à la tombée du serein et même jusqu'aux étoiles. Mais ce n'est pas tout. Ce dernier voyage, il en a été parlé jusque sur le perron de l'église. Eh ! oui, d'abord que je vous le dis. Le dimanche, à la sortie de la grand'messe, les hommes se groupent près de la tribune du crieur, et là, ils se donnent des nouvelles de leurs travaux. Écoutez-les : « Un tel est pas mal avancé — un tel autre fait rien que commencer, mais aussi ce monde-là ça va comme l'ombre du midi...

Celui-ci aurait fini à cet heure, mais il a cassé sa moissonneuse; c'est un malchanceux qui a toujours quelque chose de *débretté*... Celui-là aurait *rajué* y a longtemps; mais il a été dérangé. Ça parle au sort : *les sauvages ont passé* — je vous demande, choisir un temps pareil. — Et comme la grande fille et le grand garçon se sont trouvés de cérémonie,... Mon Dieu !... ce n'est pas tous les jours qu'on *lâche la queue du chat* »... Les plus heureux sont bien ceux-là qui entendent chuchoter : « Un tel achève... il n'a plus qu'une pièce à rentrer. » Mais surtout quel enivrement d'entendre proclamer : « Chose a fini ! » — Et vous, ce monsieur Chose, il se trouve que vous avez fini le premier du rang et peut-être le premier de toute la paroisse ! Vous passez donc pour travaillant, pour ne pas lambiner à l'ouvrage, pour remuer plus que les autres. Et quelle gloire vaut mieux que celle-là !

Vous le dirai-je, néanmoins ? Je ne suis pas sûr qu'au fond de tout ce contentement ne se mêle un brin de tristesse pour l'homme des champs. Voyez-vous, entre lui et la terre qu'il n'a pas quittée depuis quatre ou cinq mois, qu'il a parcourue en tous sens, où ne se trouve plus une motte qu'il n'ait remuée ou foulée, s'est ravivée la vieille et profonde amitié. Au printemps, l'homme et elle se sont parlé d'espérance; ils ont échangé des promesses et des confidences : « Vieille terre paternelle, disait le laboureur, je t'apporte mon travail, ma fidélité; mais en retour, je t'en fais ma prière, cette année encore

donne-moi ma vie, donne-moi le pain de la femme, le pain des enfants. » — « Oui, répondait la terre maternelle et loyale, oui, donne-moi ton labour, donne-moi tes sueurs, la semence de ton blé; je m'en ferai d'abord contre le soleil une robe de verdure; à l'automne je te rendrai comme toujours une belle moisson d'or. » — Puis est venue la fin de l'été, le temps des grandes fauchées. Et la terre disait alors triomphante : « Vois, mon vieux maître et mon fils, vois si j'ai tenu mes promesses et si je demeure loyale au travail. » — Et lui, il chantait son hymne de joyeuse reconnaissance : « Ah ! la bonne terre ! c'est vieux, mais c'est encore bon comme une terre neuve, c'est bon comme la vie !» s'en allait-il, pendant qu'autour de la pièce, la moissonneuse évoluait dans la chanson de sa faux d'acier, et que le vol des râteaux suffisait à peine sur la grande table, à faire glisser les blondes et pesantes javelles. — Ah ! oui, ils s'aiment ces deux-là. A mesure que nous montions vers le haut du champ, je regardais mon père à l'avant de la voiture. Pensif, un peu triste, il observait à droite et à gauche du chemin les carreaux verts et jaunes du grand damier de sa terre, et je me disais : « Pendant les longs mois d'hiver comme ils vont s'ennuyer l'un de l'autre ! »

Moi aussi j'étais parti le cœur gros pour ce dernier voyage. Pour moi, ce serait le vrai dernier, ce serait l'adieu à ma campagne chérie. « L'année qui vient, tu auras fini tes études,

tu ne reviendras plus aux champs », m'avait dit mon père. Et je sentais grandir dans mon âme une envahissante tristesse. Il me semblait que toutes les choses me criaient un adieu et me ramenaient la nostalgie de mes plus chers souvenirs. « Te souviens-tu ? » me disait là-bas, à l'orée du bois, le frêne de la Baie des Ormes; et je me souvenais que c'était le frêne de l'herbe *écartante*. « Te souviens-tu ? » me disaient à leur tour les cerisiers du Coteau, et je pensais aux angelus récités là dans les ardeurs du midi. « Te souviens-tu ? » me disait encore le poirier sauvage de la pièce de la Butte, et ici mes souvenirs prenaient de l'ampleur et se précisaient. Combien de fois ne m'étais-je pas assis sous cet ombrage fraternel, quand, les *chemins* finis et les javelles rapprochées, j'attendais le retour des autres, partis vers la grange avec un *voyage*. Ah ! vous ne la connaissez pas, j'en suis sûr, la douceur de ces repos, entre deux rudes besognes au soleil, pendant que le vent tiède vient boire les sueurs à votre front, que de partout vous arrivent la chanson des oiseaux et des cigales et la voix métallique des moulins. Alors, pour faire écho à la romance du vent qui vibre dans le feuillage, vous ouvrez un livre apporté sous votre chemise. Ce livre s'appelle *Mireille*, et, petit collégien passionné de rêve et de poésie, transporté soudain là-bas dans la lumière chaude des champs d'oliviers et des *mas* de Micocoules, vous entonnez avec le grand Mistral : « *Chantez, chantez magnanarelles ! Car la cueillette aime les*

chants... Chantez, chantez magnanarelles ! Mirelle est à la feuille un beau matin de mai... Des mûriers le feuillage est beau... O Magali, Magali, ma tant amado ! »...

« Te souviens-tu ? » me criait maintenant la voix d'un pivert, de son coin d'ombre, dans l'enfoncement du bois. Et je me rappelais les heures de bonne rêverie passées là chaque année à faucher des *rapaillages*. Ah ! vous ne savez pas non plus, je parierais, le bonheur que peut goûter un petit campagnard à faucher des *rapaillages*. D'abord, les *rapaillages*, c'est presque toujours à l'ombre du bois, là où les grandes faucheuses ne peuvent aller à cause des pierres et des souches. Il faut donc les faucher doucement, par petits andains, à la petite faux. Et dans ce foin des *rapaillages*, que de gentilles choses il y a ! Il y a des herbes de senteur, du baume, du thé des bois, du trèfle d'odeur, de la fougère, et tous ces parfums secoués par la faux vous montent délicieusement à la figure. Il y a aussi des fruits, des fraises des champs, et de belles et de juteuses qui ont crû à l'ombre; il y a des framboises, des catherinettes, quelquefois même les premières mûres, quand il n'y a pas, dans le feuillage au-dessus de votre tête, des cerises, des étrangles et des petites merises. Dans les *rapaillages* il y a encore des chants d'oiseaux; il y a des nids bien cachés que vous mettez à vue en coupant l'herbe, et voici de petits œufs, gris, blancs ou bleus enveloppés de crin et de duvet, et voici encore des oisillons frileux qu'il est si

doux de tenir dans sa main. Dans les *rapaillages* du bois de par chez nous il y avait aussi un vieux puits abandonné, recouvert d'une margelle en bois. Chaque année, en fauchant, nous levions le couvercle. Penchés sur le bord, nous écoutions les gouttes d'eau qui, des pierres humides des parois, tombaient avec rythme sur la surface du fond, immobile et noire. Et cette solitude et ces larmes secrètes du vieux puits qui pleurait son abandon, nous emplissaient l'âme de mélancolie et de mystère... Oui, dans les *rapaillages* de par chez nous, il y avait tout cela, tout cela. Ah ! qu'il ferait bon quelquefois dans la vie trouver encore quelque bout de *rapaillages* à faucher !

« Te souviens-tu ? » me dit enfin quand le soir se mit à descendre, « te souviens-tu ? » me dit à la lisière de la forêt, la voix mélancolique d'un *bois-pourri*. Et c'est étrange comme nos souvenirs s'associent et comme un rien peut aller les remuer profondément ! Parce que ce *bois-pourri* venait de chanter, voici que tout un paysage ancien me revenait en mémoire avec la foule des souvenirs alors évoqués. C'était dans mes premières années de collège, par un soir de fin de juin, un soir de fenaison. Nous retournions au foyer, les jambes pendantes au bord de nos grand'charrettes, le chapeau sur l'arrière de la tête, une tige de mil entre les dents. Les chevaux s'en allaient lentement, de leur pas fatigué. De larges bandes de lumière retraitaient de clôture en clôture et se repliaient rapi-

dement du côté de l'ouest, où le soleil, derrière le rideau des arbres, achevait de s'éteindre comme une lampe qu'on vient de baisser. Cependant il rougissait encore la grande pièce de mil en bas des coteaux que tout-à-l'heure, en prévision du serein, nous avions mise en veillottes. A l'entrée de la forêt un *bois-pourri* reprenait éperdûment son chant monotone, et, du fond lointain, lui répondait à intervalles bien marqués, le cri solennel du héron. Soudain, du village là-bas s'en vint le bonsoir de l'angelus. Nettement, dans l'apaisement de tous les bruits, la cloche tinta ses rumeurs de prière. Presque en même temps les derniers moulins venaient de cesser leur chanson, et seule, au bout des terres, continuait de résonner la voix claire d'un enfant qui appelait ses vaches.

Quelle association mystérieuse avait soudainement attaché à ce paysage la cohorte de tant de souvenirs ? Je me le rappelais avec précision : le spectacle de toutes ces petites meules de foin alignées sur une longue pente au bord du bois m'avait donné dans ce temps-là l'image d'un vaste campement indien. De là, en un clin d'œil, je m'étais reporté à mes premiers livres et à l'ivresse de mes premières lectures. Je m'étais revu à l'âge de dix ans, le soir, sous les feux de la lampe, plongé dans les romans de Fenimore Cooper ou le *François de Bienville* de Marmette, et je revivais les drames lointains des forêts américaines ou m'enivrais d'histoire héroïque. Et parce que les *bois-pourris* chan-

taient ainsi autrefois, dans l'érablière de chez nous, et que le héron leur jetait en réponse son cri solennel, voyez donc : ces chants d'oiseaux m'avaient ramené après cela les longues et inoubliables soirées de la sucrerie, alors, qu'assis au bord de la cremaillère devenue très rouge dans la nuit, nous attendions en surveillant les grandes marmites, l'achèvement du sirop. Enfin, la sonnerie de l'angelus et les appels du petit bouvier, dans le calme du soir et les odeurs du mil coupé, avec ces chants nocturnes et tout ce décor, créèrent dans mon imagination d'adolescent la beauté d'une pastorale unique au monde et qui me fit trouver bien fades, hélas ! mes pastorales virgiliennes du collège... *Bois-pourri, bois-pourri*, je n'entends plus nulle part ton cri mélancolique, que ne me reviennent tous ces souvenirs et toute mon enfance avec une nostalgie indéfinissable.

« Te souviens-tu ? te souviens-tu ? »... Cette voix-là continuait de me venir de tous côtés, de toutes les choses, et si prenante ! Mais je n'avais plus le temps de l'entendre. La nuit s'en venait et nous chargions le dernier *voyage*, et c'est moi qui chargeais. Pour mon dernier, j'y mettais tout mon art et toute ma conscience. Car c'est un art que de bien charger un *voyage*. Voyez plutôt ces gens de la ville quand ils viennent vous aider. Eux qui n'ont jamais pris une fourche dans leurs mains, ils vous font des *voyages* étroits, à la largeur des échelettes, *éclanches* comme des harengs, ou bien encore des voyages ven-

trus, tout d'un côté, et qui tout-à-l'heure débouleront au passage de la première rigole. Cette fois-là, comme il y avait un peu de jargeau et que la paille se tenait bien, mon *voyage* débordait les échelettes de plusieurs pieds et pas une javelle qui dépassait l'autre, pas un poil qui pendait. —Mon père était ravi : « Attention, disait-il, pour un dernier, c'est pas battu; ce sera juste pour l'entrer dans la grange. »

Mais le soir s'en vient toujours. Quand au bout des dernières planches on peut compter le reste des javelles, les donneurs se mettent à travailler fièvreusement. Enfin, Albert, le grand frère, passe sa fourche sous la dernière, la balance quelque temps au bout de ses bras, puis la fait voler sur le milieu du voyage avec un énergique *Ça y est.* Tous ensemble alors nous jetons un coup d'œil à droite et à gauche, dans les champs voisins. Les Landry, les Satnt-Denis, les Campeau chargent toujours. Trois vigoureux hourrahs, nos chapeaux au bout de nos fourches, annoncent aux gens du Bois-Vert que nous avons fini les premiers. En un tour de poignet, l'un de nous casse de hautes branches de feuillage et les fixe en guise de panache à la *frontière* des brides. Puis, tout le monde sur le *voyage*, les trois fourches plantées droit dans les javelles ainsi que des mâts, nous descendons à la grange en chantant. De temps à autre, Albert criait aux Landry narquoisement : « Dépêchez-vous, la pluie s'en vient. » Charles, lui, les mains en porte-voix, criait de l'autre côté

aux Campeau : « Vous faut-il un coup de main ? »

Le soir à la brunante nous rentrions à la maison par le chemin du roi. Le père conduisait lui-même les chevaux, debout à l'avant de la charrette, la main droite appuyée sur sa fourche comme sur un sceptre. Derrière nous, suivait un long bruit de ferraille : c'étaient les agrès que nous ramenions à leurs quartiers d'hiver. La moissonneuse s'accrochait à la charrette, et à la moissonneuse s'accrochait le grand râteau et au grand râteau le moulin à faucher. Mes frères toujours en verve chantaient à pleins poumons :

Nous étions trois capitaines (bis)
De la guerre s'en revenant
Brave, brave,
De la guerre s'en revenant
Bravement.

Moi je ne chantais pas. J'avais l'âme encore toute pleine des souvenirs et des émotions de l'après-midi. Quand les charrettes, le râteau et les moulins furent rentrés dans la batterie, « Eh bien, me dit mon père, puisque tu as fini pour toujours, c'est toi, mon garçon, qui vas fermer les portes. » Je fermai lentement les grandes portes de frêne. Le soleil qui descendait à ce moment derrière les arbres et les clôtures du trécarré, entrait dans la batterie et projetait sa lumière rouge sur l'or des hautes tasseries. A mesure que les portes se rapprochèrent, je vis l'obscurité noire chasser la lumière mourante dans la grange. Subitement

une grande et vive tristesse me noya l'âme. Il me parut que je venais de fermer sur mon enfance des portes inexorables... Ah ! ces grandes portes de frêne, je les entends toujours se fermer avec leur gémissement, et, à la pensée des larmes que je versai ce soir-là, je me sens encore une envie de pleurer.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

La leçon des érables 7
Les adieux de la Grise 13
Une leçon de patriotisme 27
L'ancien temps 35
La vieille croix du Bois-Vert 49
Quand nous marchions au catéchisme 61
Le blé 73
Le vieux livre de messe 89
L'herbe écartante 103
En tricotant 117
Le dernier voyage 127

VIENT DE PARAITRE

La Naissance d'une Race

par l'abbé LIONEL GROULX

professeur d'histoire du Canada à Laval

Volume de 300 pages

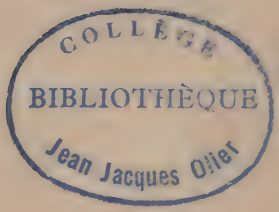
(Bibliothèque de *l'Action française*)

Prix : **75** sous — **80** sous franco.

La Naissance d'une Race est le tableau des origines canadiennes françaises. L'auteur y étudie successivement le caractère des colons venus de France, les conditions qui ont influé sur la formation du type franco-canadiens et, finalement, ce type lui-même, tel qu'il apparaît à la fin du régime français. C'est une page d'histoire que l'on voudra lire et relire.

La Naissance d'une Race faisant partie de la *Bibliothèque de l'Action française*, c'est à *l'Action française*, 32, Immeuble de la *Sauvegarde*, Montréal, qu'il faut s'adresser pour toutes les commandes par quantités.

531045



UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Bibliothèque de *l'Action française*

Lamarche (Paul-Émile), Œuvres-Hommages, $1 franco.
Canada Apostolique, (le) Henri Bourassa, 60 sous franco.
Rapaillages, (les) abbé Lionel Groulx, édition de luxe, 65 sous franco.
Naissance d'une Race, (la) abbé Lionel Groulx, 80 sous franco.
Langue, gardienne de la foi, (la) Henri Bourassa, (série verte), 27 sous franco.
Pour la défense de nos lois françaises, Antonio Perrault, (série verte), 27 sous franco.
Rapaillages, (les) abbé Lionel Groulx, édition populaire, 27 sous franco.

(Les ouvrages de la série verte, de même que l'édition populaire des "Rapaillages" se vendent à la douzaine, $2.50 et le cent $20 port en plus).

SÉRIE ORANGE

A 10 sous, 11 sous franco. La douzaine, $1; le cent, $8; le mille, $70; port en plus : mêlés au choix.

Chez nos ancêtres, abbé Lionel Groulx, (en septembre).
Choses de chez nous.[1]
Déportation des Acadiens, (la) Henri d'Arles.
Pour l'Action française, abbé Lionel Groulx.
Race Supérieure, (la) R. P. Louis Lalande.
Refrains de chez nous.[2]
Si Dollard revenait..., abbé Lionel Groulx.
Valeur économique du français, (la) Léon Lorrain.
Veillée des Berceaux, (la) Edouard Montpetit.

(1-2) Hors série à 10 sous.

L'Action française — Revue mensuelle d'au moins 48 pages. $1.00 par année payable d'avance. Les abonnements partent de janvier. L'année 1918 se vend $2.00. L'Action française, Immeuble La Sauvegarde, Montréal.

Imprimé au DEVOIR,
43, rue Saint-Vincent,
Montréal.